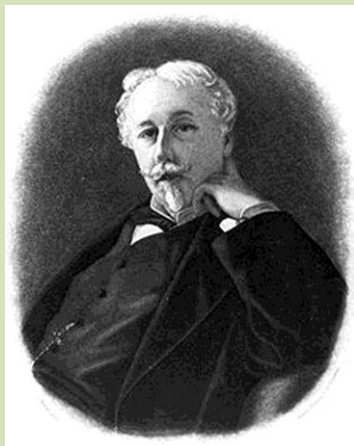


Joseph Arthur de Gobineau

**dit Comte de Gobineau
(1816-1882)**



Trois ans en Asie
(de 1855 à 1858)

Tome I

Sommaire

[Chapitre 9.](#)

De Schyraz à Ispahan

[Chapitre 10.](#)

D'Ispahan à Téhéran

[Chapitre 11.](#)

D'Ispahan à Téhéran (*suite*)

TROIS ANS EN ASIE

PREMIERE PARTIE

Chapitre 9

De Schyraz à Ispahan

On nous avait conduits dans un palais charmant et qui faisait contraste, mais contraste frappant, avec ce que nous venions de voir. Après en avoir passé la porte, on entrait dans un vaste jardin planté de grands platanes et de bosquets de jasmins et de grenadiers. Au milieu, descendait, dans un canal construit de briques émaillées en bleu, un large ruisseau d'eau courante, bordé de deux plates-bandes de fleurs et de deux allées principales auxquelles venaient aboutir, d'autres allées transversales plus petites. La perspective était terminée par une sorte de grand théâtre ouvert supporté par deux hautes colonnes peintes et dorées, abrité contre le soleil par un grand voile de toile blanche à dessins noirs. L'intérieur de la vaste salle était orné d'un bassin d'albâtre sculpté d'une manière très curieuse. Les murs, couverts de grandes peintures, d'arabesques encadrant les portraits en pied de tous les princes de la famille du roi Feth-Aly-Schah, arrière-grand-père du souverain actuellement régnant, étaient resplendissants. Derrière cet immense *talar*, ou salon, je dis immense, par sa largeur et sa hauteur, se montrait un autre jardin plus petit, au bout duquel on avait ménagé l'appartement intérieur, également orné de fresques et où l'on remarquait un plafond représentant les douze signes du zodiaque. Toute cette architecture, qui est celle de la Perse et qui se retrouve partout, à mesure que l'on marche vers le centre, est fort gaie, très noble et très convenable au climat. Assurément, les éléments constitutifs appartiennent à la plus haute antiquité, mais dans les ornements et les détails se placent des appropriations plus rapprochées de nous. Ainsi l'on peut très bien admettre que ce grand talar, porté par deux colonnes, immense, exhaussé sur un socle de cinq à six pieds de haut et s'ouvrant sur un vaste jardin, ait primitivement servi aux fêtes des monarques mèdes et des successeurs de Cyrus. Mais dans le treillage des petites fenêtres qui dominent certaines portes ouvertes sur les côtés, dans les dimensions exiguës de ces portes elles-mêmes, dans beaucoup de travaux de menuiserie et de sculpture en bois, dans les peintures enfin on reconnaît sans peine l'influence du goût chinois apporté par les Mongols. Car, c'est une observation utile à faire et qui ne surprendra aucunement les

personnes qui ont réfléchi quelquefois sur la façon dont on écrit l'histoire : les Mongols, constamment représentés comme des cavaliers laids, hideux, féroces, n'ayant pour tout talent que l'art de couper les têtes avec assez de propreté et de brûler les villes dans le moins de temps possible, étaient, quant aux chefs du moins, des hommes de belle taille, au teint frais et vermeil, blonds et de bonne humeur, et ce qu'ils ont fondé dans toute la Perse de beaux monuments, ce qu'ils ont créé de mosquées et de palais, ce qu'ils ont fait écrire de livres et gravé de pierres précieuses est incalculable. Ils ont laissé dans l'Inde exactement les mêmes choses. Mais le pli est pris, toutes les protestations du monde n'y feraient rien et les Mongols resteront, comme les Vandales et avec aussi peu de droits, ces monstres sanguinaires sur le compte desquels tout écrivain sensible croit et croira toujours devoir composer des phrases.

Nous nous trouvions bien dans notre demeure qui, véritablement, faisait oublier Schyraz, et nous n'avions pas la moindre envie d'en voir plus de cette ville que nous n'en avions aperçu déjà. Cependant, nous devons de toute rigueur aller saluer le prince Thamas-Mirza, et c'est ce que nous fîmes le lendemain de notre arrivée. Le trajet de notre jardin au palais ne nous donna pas lieu de changer nos premières impressions sur le peuple. La foule qui se pressait sur nos pas avait le même aspect insolent et tapageur que la veille, bien que rien de personnel à nous ne parût allumer m verve. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la population de Schyraz a une célébrité dans toute l'Asie. Nos ferrachs, pour qu'on nous fit place, disaient des injures et en recevaient, et usaient libéralement de leurs bâtons, aux grands éclats de rire de tous ceux qui n'étaient pas atteints. Schyrazys eux-mêmes, ils prenaient si bien plaisir à ce jeu qu'ils le poussaient plus loin que de raison. Ainsi ils s'offusquèrent de ce que des bandes de femmes installées sur les terrasses se communiquassent leurs observations avec une volubilité et une abondance de cris et de rires qui les faisaient ressembler à une volée de moineaux. Les ferrachs, faisant ce que je n'ai jamais vu depuis en Perse, ramassaient des pierres et les lançaient à pleines mains sur tous ces voiles bleus, qui s'en garantissaient tant bien que mal, s'enfuyaient et revenaient.

Le palais était beau relativement au reste de la ville, c'est-à-dire qu'il était à peu près debout, du moins quant à la partie qu'on en voyait. Pour le reste, je ne répondrais de rien. Nous traversâmes un jardin et on nous conduisit dans un talar tout en glaces, garni de fauteuils à notre usage et orné, entre les colonnes, d'une profusion de

vases de fleurs. C'était élégant et joli. Le prince entra en même temps que nous et, quand chacun fut assis, les kalians, les sorbets, le café et le thé commencèrent leur va-et-vient ordinaire. Puis la conversation s'établit par des politesses fort grandes et se soutint par des questions de Son Altesse Royale sur l'Europe. Celle de nos sciences qui intéresse davantage les Orientaux, c'est la géographie. Aussi en parlent-ils volontiers et, naturellement, non sans commettre des méprises qui nous paraissent singulières, à nous qui savons ces choses-là. Ainsi, Thamas-Mirza n'était pas très sûr du nom de la mer qui sépare la France de l'Espagne et s'intéressait vivement à la construction d'un chemin de fer entre Marseille et l'Algérie. Mais si nous réfléchissons au très petit nombre de savants européens qui connaissent la position exacte de Mesched et de Kərbela, ce que le dernier mendiant persan sait à merveille, nous comprendrons qu'un homme du monde en Asie soit médiocrement habile sur ce qui nous concerne. Après la géographie, il fut question de Napoléon I^{er}, le héros favori des Asiatiques, et héros tellement apprécié qu'il n'existe guère de prince entre la Méditerranée et la mer de Chine qui ne se le propose, *in petto*, pour modèle. Cependant, ce qu'ils savent de son histoire est, en général, très limité. Ils recherchent avec passion les portraits du conquérant, et la plupart des maisons bien tenues ont trouvé le moyen de s'en procurer quelque exemplaire ou du moins un de ces tableaux de bataille, fortement enluminés, que la rue Saint-Jacques prodigue au monde entier. Quant à une histoire positive, les Anglais se sont chargés de faire traduire l'ouvrage de sir Walter Scott. On aurait pu choisir mieux ; mais les Persans, avec leur esprit inquisitif et méfiant, voyant que tout ne répondait pas, dans le livre qu'on leur offrait, à l'idée qu'ils se sont faite du héros, ont supposé que l'édition anglaise n'était peut-être pas impartiale et souhaitent vivement en avoir une autre. Ils sont occupés, en ce moment, à traduire M. de Norvins. Je ne pense pas cependant qu'ils s'en tiennent là et, dans quelques années, ils auront certainement résumé leurs impressions et coordonné les faits de telle manière qu'il en sortira quelque petit livret du genre de ceux qui couvrent déjà la Perse, et où le personnage de Napoléon, en grandeur, en puissance, en génie surhumain, sera devenu précisément le contraire le plus exagéré de ce que les *Lettres de Paul* ont prétendu le faire. Toute la conversation de Thamas-Mirza tournait à démontrer cette vérité.

Le lendemain le prince envoya des fruits au ministre en le faisant prier d'en manger à une heure, qu'il indiquait, parce qu'à la même heure il en mangerait lui-même. Il ne se pouvait rien de plus aimable.

En même temps, il nous faisait inviter à venir le jour suivant prendre une collation dans un jardin situé à environ un quart de lieue du nôtre. Nous devions nous y rendre à la manière accoutumée, à cheval, accompagnés de nos gens. Mais le prince eut soin de me faire dire que ma famille pourrait passer par une autre route et qu'il avait fait publier dans la ville une défense à qui que ce fût de se trouver sur ce chemin de telle heure à telle heure, sous des peines sévères. Nous tombâmes d'accord que c'était de cette façon, et non autrement, que la princesse de la Chine se promenait dans les rues de la capitale du roi son père. Mais à chaque pas que l'on fait en Asie, on comprend mieux que le livre le plus vrai, le plus exact, le plus complet sur les royaumes de cette partie du monde, ce sont les *Mille et une Nuits*, et on ne fera jamais rien qui en approche.

Nous fûmes très exacts à arriver à l'heure qui nous avait été indiquée, et nous trouvâmes au bas d'un jardin un tapis étendu sous des arbres et des fauteuils préparés pour une assez nombreuse assistance ; des vases remplis de fleurs étaient disposés avec goût. Ce lieu ressemblait à ces vergers d'Italie, dans lesquels il entre beaucoup plus de pierres que de végétaux et de constructions que d'arbres. Une suite de terrasses s'élevaient les unes au-dessus des autres, depuis le niveau du sol jusqu'au pied du palais, qui le dominait de son double étage. Chaque terrasse était terminée par des massifs de fleurs, et présentait une ligne de jets d'eau, dont les ondes devaient faire cascade et atteindre ainsi le pied de la pyramide. Par malheur, l'eau n'était pas abondante. Il y avait parmi les ordonnateurs de la fête des esprits ingénieux, et voici le parti auquel ils s'arrêtèrent pour se tirer d'intrigue. Aussitôt que toute la compagnie eut pris place, un jet d'eau s'élança, remplit sa fonction pendant deux ou trois secondes, et, tandis qu'il s'en acquittait au mieux, un homme posté à cet effet se précipita sur lui et le boucha avec un tampon de linge. Aussitôt le jet d'eau d'à côté entra en danse. Mais avec la même promptitude, quand il eut rendu bien manifeste ce qu'il était capable de faire à l'occasion, un autre employé lui ferma la bouche, et ce fut au tour de son voisin de se montrer. De proche en proche, la scène s'anima, et, comme il pouvait y en avoir une centaine environ distribués sur toutes les terrasses, on voyait d'en bas vingt agents hydrauliques, courant comme des furieux, criant comme des aigles, ôtant et remettant des tampons, et l'eau coulant avec la meilleure volonté du monde, mais avec une égale parcimonie.

Nous fûmes tout à fait charmés de cette scène à laquelle rien ne nous avait préparés et qui nous parut bien autrement intéressante que n'auraient pu l'être les plus beaux effets de mécanique. Son Altesse Royale jouissait de notre satisfaction et l'eût indéfiniment prolongée, si le ministre n'eût jugé que les braves gens qui se démenaient en haut et qu'on voyait ruisseler de sueur avaient besoin de repos. Il indiqua en conséquence qu'on pouvait, sans inconvénients, passer à d'autres plaisirs. Nous fûmes alors invités à monter au palais, et nous trouvâmes dans un joli salon, d'où l'on découvrait la ville de Schyras et la contrée environnante, une table chargée de toutes sortes de friandises auxquelles le prince nous invita, avec une grâce infinie, à faire honneur. Sans doute pour établir une sorte d'harmonie entre les différents passe-temps de la journée, on avait disposé au milieu d'une salade un ingénieux mécanisme, représentant encore un jet d'eau de quelques pouces de hauteur. Nous rendîmes justice à cette répétition du motif principal de la solennité. Malheureusement, il n'y avait que nous qui pussions manger, car nous étions en Ramazan, et Thamas-Mirza, prince fort religieux, tenait à se priver de toute nourriture jusqu'au coucher du soleil. Naturellement son frère, son fils, ses principaux officiers faisaient comme lui. Il nous témoigna un regret poli de cette abstinence forcée et plusieurs fois se tourna vers le disque du soleil éclatant de toute sa splendeur à une distance encore fort raisonnable du bord de l'horizon. Il disait alors à son entourage, avec un accent plaintif : « Le soleil n'est-il pas couché ? — Bèleh, bèleh, sans doute, sans doute, il l'est », répondaient les courtisans d'une voix unanime et avec l'accent de la plus profonde conviction. Cependant Thamas-Mirza ne se laissa pas persuader et se contint. Il voulut se dédommager en renouvelant ses questions sur l'Europe et sur Paris en particulier, mais cette fois la géographie non plus que la politique ne firent les frais de la conversation, il nous avoua qu'il avait entendu raconter de nos pays des choses qui lui semblaient du dernier merveilleux, et tellement extraordinaires qu'il n'y pouvait croire : « Par exemple, nous dit-il, est-il réellement bien vrai que l'on voit chez vous des puces attelées à des chariots et faisant l'exercice ? » Quand on lui eut certifié le fait, il déclara que les Européens étaient certainement une race industrielle, et tous les assistants appuyèrent ce jugement favorable.

Malgré l'hospitalité du prince et le charme de notre installation, nous ne laissons pas que d'avoir une forte envie de nous en aller. J'ai dit combien peu Schyras est séduisant à l'abord. La fréquentation ne nous l'avait pas rendu plus aimable. A mesure que nous avons vu ses

rues et ses monuments, nous avions trop constaté la prépondérance excessive des décombres. Le bazar seul n'est ni laid, ni insignifiant. Il a été construit au dernier siècle, ce qui n'est pas une ancienneté très remarquable ; mais il a été bien construit et, ce qui est plus digne de mémoire, par un grand prince. Aussi porte-t-il encore le nom de bazar du Wékyl. Kérym-Khan, son fondateur, issu de la tribu des Zendys, eut le malheur de venir à une époque d'anarchie épouvantable, que ses forces ne furent pas suffisantes pour maîtriser. Mais du moins il fit tout ce qu'il put et toucha même les limites de l'impossible. Sous le titre d'administrateur de l'empire, Wékyl, car il ne lui fut pas permis de se consolider assez pour acquérir le titre de roi, il fut un moment le maître de la Perse et il en profita pour réorganiser ce malheureux pays, construire des monuments utiles et ranimer le commerce et l'industrie. Lorsque son compétiteur, l'eunuque Aga-Mohammed-Khan, Kadjar, chef de la dynastie actuelle, l'eut vaincu, pris et tué avec tous ses parents, le mérite de cette victime illustre était si reconnu dans tout l'empire, que son vainqueur ne chercha pas à le nier, et montrant à ses hommes son neveu, alors en bas âge et qui devait être Feth-Aly-Schah, il laissa tomber ces paroles qui, dans leur genre, valent la plus belle oraison funèbre : « Quel sang il me faut verser pour que cet enfant règne un jour ! »

A côté du bazar du Wékyl, on nous indiqua une maison dont les habitants nous parurent aussi dignes d'attention pour le moins que le bazar même. C'était un ménage européen et le seul qui se trouvât à Schyraz. Il avait pour chef un Suédois, M. F..., venu de Stockholm à pied jusqu'à Téhéran, à travers l'Europe et la Turquie. Le gouvernement persan lui avait proposé de l'envoyer dans le Fars comme médecin en chef de la province. Bien qu'op lui eût dit la vérité des choses en lui désignant Schyraz comme une résidence peu agréable et, à l'occasion, dangereuse, il avait accepté les fonctions qu'on lui offrait. Sa qualité officielle ne l'empêcha pas d'avoir à traverser bien des peines. Une nuit, entre autres, qu'il dormait sur la terrasse de sa maison, il entendit un grand bruit, et se relevant, s'aperçut qu'on lançait sur lui, d'une maison voisine, d'énormes pierres.

Il porta plainte aux autorités supérieures, qui, prenant l'affaire à cœur, lui promirent de faire immédiatement une enquête. Quelques jours après on lui en communiqua le résultat. Toutes choses bien examinées et les voisins entendus, on avait dû se convaincre que l'auteur du tapage nocturne n'était autre que le diable en personne.

Par conséquent, on ne doutait pas que M. F... ne fût trop éclairé et trop juste pour retirer sa plainte, car il était évident que le gouverneur de Schyraz, tout prince du sang et oncle du roi qu'il se trouvait, n'était pas armé d'un pouvoir pour agir contre le coupable. M. F... en convint en tant que ce coupable serait d'un rang aussi élevé qu'on voulait bien le dire, mais il avoua que des doutes graves s'élevaient dans son esprit, et que, si l'on continuait à le lapider, il verrait lui-même s'il n'y aurait pas d'autre moyen à opposer au mal qu'une patience qui, en définitive, le conduirait certainement à être assommé un jour ou l'autre.

L'occasion de montrer son talent d'exorciste ne tarda pas à se présenter, car le soir même du jour qui avait vu le jugement, une grêle de pierres tomba sur sa terrasse ; le docteur s'était caché, et s'élançant de sa retraite, il saisit au collet non pas le diable, mais un moullah qui en faisait le personnage. Malgré les cris et les menaces de l'ennemi, il le mit sous clefs, et aussitôt que le soleil parut, le fusil d'une main et son captif de l'autre, il se présenta devant l'autorité suprême, sans se soucier des étonnements et des vociférations de la populace qui le suivait à travers les rues, tenue en respect, il est vrai, par la vue du fusil. Ce fut ainsi qu'il se trouva avéré que Satan n'avait pas d'antipathie particulière pour le docteur F..., et, après que le moullah eut promis de chercher un moyen plus doux de convertir les infidèles, on le relâcha et le docteur rentra chez lui. Il eut bien encore d'autres aventures, mais tout docteur qu'il est, il y prend un certain plaisir ; il aime Schyraz et s'y trouve à son gré. Les difficultés que lui crée le caractère des Schyrazys ne l'étonnent pas et elles ne lui donnent pas encore assez d'émotions à ce qu'il paraît, car il prend part à toutes les expéditions, guerres et batailles qui se passaient dans la circonscription de l'armée du Fars, et à la prise de Bender-Abbassy il s'est couvert de gloire, non seulement comme officier de cavalerie légère mais encore comme tacticien et même comme ingénieur. Enfin, en toutes circonstances martiales, le docteur F... est dans le sud de la Perse un homme indispensable au conseil comme sur le champ de bataille, et qui plus est, c'est un homme plein de cœur, d'honneur, de désintéressement. Aussi est-ce passer d'un extrême à l'autre que de parler après lui d'un notable habitant de Schyraz, qu'il faut cependant citer aussi pour ses singularités d'un genre très différent. Celui-là est un Persan.

Hadjy-Gavvam jouit dans tout l'empire d'une réputation colossale, et est reconnu unanimement pour le plus illustre malandrin qui soit à cette heure dans toutes les régions de l'obéissance du Schah. Sa

position est considérable et sa puissance incontestée. Il est le chef officiel de toute la populace de Schyraz. Il ne se commet pas un vol sur lequel il ne prélève un droit ; il ne s'en médite pas un de quelque importance sans qu'il ait été consulté sur l'exécution. Bien qu'il ait trempé assurément dans quelques meurtres, ce n'est pas en somme un homme sanguinaire, et, au choix, il préfère les moyens doux. Par exemple, il possède une rare et curieuse collection, c'est celle de tous les cachets des personnages ayant, dans la province, un rang ou une fortune quelconque. Quand il a besoin d'argent ou qu'il veut mettre quelqu'un dans l'embarras, soit pour en tirer vengeance, soit pour l'avoir à sa discrétion, il fabrique des lettres de change, des documents politiques, des actes de vente, enfin la pièce qu'il lui faut, et y appose le cachet de l'homme qu'il veut rendre responsable. Comme toute action poursuivie en justice par Hadjy-Gavvam rencontre nécessairement des juges dévoués à ses intérêts, on conçoit que personne ne se soucie de lutter contre un tel antagoniste, et au lieu de s'amuser à discuter de la valeur de la pièce, les gens sages préfèrent chercher un moyen de transaction. Après tout, Hadjy Gavvam n'est pas un monstre ; il est obligeant, il est même facétieux, et il arrive le plus ordinairement qu'après quelques débats il consent à vous remettre votre obligation de cent tomans pour cinquante, ou bien une pièce où vous avez eu l'imprudence de méditer la haute trahison, pour une somme telle que vous pouvez la payer sans trop vous nuire. Il y aurait injustice à oublier que ce vertueux personnage est puissamment aidé dans sa politique par sa femme, Hadjy-Byby, non moins célèbre que lui-même. Ce qui est curieux, c'est que par la grâce de ses manières, par sa politesse exquise, par son enjouement et son désir d'être agréable, Hadjy-Gavvam s'est fait beaucoup d'amis. Il a été souvent suspect au gouvernement et non sans de fortes apparences ; il rend l'administration de Schyraz à peu près impossible par la forte organisation qu'il a su donner à la canaille et l'omnipotence qu'il exerce sur elle ; par conséquent, il a, dans sa longue carrière, couru d'assez graves dangers ; mais enfin, ce respectable vieillard traverse toutes les crises, et arrivera à l'âge le plus avancé sans avoir renoncé à une seule de ses habitudes. Une institution assez précieuse vient probablement de lui : c'est la fabrication de la fausse monnaie sur une très grande échelle, parmi les tribus nomades qui avoisinent Schyraz. Il en résulte que dans tout le Fars, toute pièce d'or ou d'argent est suspecte. Ainsi, Hadjy-Gavvam peut passer pour un de ces génies remuants, qui exercent une grande influence sur les destinées de leurs contemporains.

Nous restâmes trois jours à Schyraz, toujours, aussi empressés de nous en aller qu'on peut l'être de sortir d'une caverne, mais c'était d'une difficulté extrême. Les raisons et, à défaut de raisons, les prétextes se multipliaient pour faire prolonger notre séjour. Je crois qu'un des motifs sérieux était l'argent que nous dépensions et celui que nous faisons dépenser au gouvernement persan. Il y avait autour de nous quelques personnes qui ne dédaignaient pas de prendre de l'un et de l'autre autant que possible. Mais le ministre, pressé d'arriver à Téhéran, insista tellement qu'à la fin le départ fut décidé pour le lendemain. On devait aller coucher à une heure de la ville. Dès l'aurore, nos chevaux étaient prêts ; nous attendîmes les mulets, les tentes, les bagages, jusqu'à trois heures. Il fut alors arrêté qu'on se bornerait à aller jusqu'à une demi-lieue, et bref on coucha à l'angle de notre propre jardin, mais en dehors ; c'était déjà gagner quelque chose. Cette circonstance me valut l'honneur de faire connaissance avec le fameux ruisseau de Roknabad, si célébré par Hafyz et les poètes de Schyraz. J'y entrai jusqu'à la cheville, et cette onde poétique ne m'apparut que sous l'aspect d'un trou bourbeux.

Heureusement, le lendemain nous étions partis pour tout de bon et nous allâmes coucher à Zergoun. Peut-être étions-nous encore sous l'impression de l'ennui que nous avait causé Schyraz, car la route ne nous présenta rien de plus agréable que l'idée de nous éloigner. Le seul incident mémorable de la journée fut l'arrivée tardive d'un colonel en bonnet de nuit et en robe de chambre, qui avait eu l'extrême politesse de vouloir nous faire ses adieux, et qui, prévenu trop tard ou trop tôt, n'avait eu que le temps de se jeter sur son cheval dans cet équipage et de nous rejoindre. En s'excusant de ce que son costume pouvait avoir d'irrégulier, il fit remarquer qu'il avait pris soin de prendre ses épaulettes et, en effet, son domestique les tenait en l'air dans une boîte, ce que nous déclarâmes suffisant.

Des rochers, des terrains stériles, mais sans caractère, et plusieurs mauvais passages furent les seules distractions. Les ghoulams de notre nouveau mehmandar, étant des Turcs d'Hamadan, n'avaient plus la beauté ni la grande tournure des cavaliers Mamacénys et Khorassanys dont nous avons été escortés depuis Bouschyr. Ils étaient petits, sauvages et déguenillés, et d'une façon beaucoup plus commune. Notre camp, placé au sortir du village, sur le bord d'un champ de blé, ne fut pas non plus très attrayant. Je ne vis de notable que plusieurs vols de hérons blancs qui traversaient le ciel.

C'était un bon présage pour la journée du lendemain, et ce fut, en effet, une des plus belles et des plus intéressantes qui puissent compter dans une vie de voyageur. Nous devions nous arrêter à Persépolis. Dès que nous eûmes quitté Zergoun, le pays prit un aspect plus digne du but auquel nous allions atteindre. Après avoir traversé une jolie plaine, nous arrivâmes à une rivière bordée de roseaux et de buissons, une vraie rivière, assez large, coulant avec calme et non pas comme un torrent qui va cesser tout à l'heure. Nous le passâmes sur un pont en dos d'âne, un kotel, dans son espèce, et tout à fait propre à casser les jambes des chevaux, mais pittoresque comme le sont presque inmanquablement, en Asie et en Europe, tous ces ponts étroits et allongés dont l'arche médiale s'élève comme une porte de cathédrale et dont le tablier semble plié en deux. De l'autre côté du pont, nous nous trouvâmes dans la plaine de Mezdascht, fameuse autrefois, et encore aujourd'hui vantée pour sa fertilité. En effet, elle était au loin verdoyante de cultures, d'une immense étendue dans tous les sens ; elle montrait ses villages, ses champs, ses blés, voisins de là maturité, les canaux nombreux d'irrigation qui la couvrent dans tous les sens, et dont malheureusement un grand nombre est aujourd'hui ruiné et comblé. Autour de cette arène magnifique, de nobles montagnes, aux sommets escarpés, comme ceux que, dans ses tableaux, affectionne Poussin, ressemblaient à des géants endormis. Çà et là, on apercevait quelques groupes de tentes noires appartenant à des nomades.

Ce n'était pas avec indifférence que je me sentais proche de Persépolis, et du plus loin que s'était montrée la montagne sur le flanc de laquelle je savais que se trouvaient les ruines, je m'étais efforcé de les découvrir. Mais de la route, c'est une tâche impossible, vu les nombreux détours que l'on doit faire pour franchir les canaux, et l'on ne voit les palais achéménides qu'environ une demi-heure ou vingt minutes avant que d'y arriver. Enfin je les contemplai.

Les tentes étaient dressées dans la plaine, à deux minutes du grand escalier que dominant ces colonnes de hauteur prodigieuse qui ont valu aux ruines le nom moderne de *Tchéhèl-Mynar* ou les *Quarante Colonnes*. On est d'abord frappé de l'air jeune et de la fraîcheur de la vaste terrasse construite en blocs irréguliers taillés à la règle de plomb et s'encastrant les uns dans les autres avec une précision et une netteté que les siècles n'ont pas troublées. Et non seulement les siècles, non seulement la destruction de la plus grande partie des édifices que portait cette terrasse, et leur écroulement, n'ont

pas ébranlé cette cohésion merveilleuse, mais les tremblements de terre eux-mêmes y ont perdu leur puissance, et l'on jurerait que l'ouvrage a été terminé hier.

L'escalier, d'une largeur convenable, pour ne pas sembler mesquin en face de cette plaine, de cette montagne, de ce ciel immense, se sépare en une double rampe et se rejoint sur l'esplanade. La pente en est telle que sans difficulté on la gravit à cheval. Une fois sur le plateau, l'œil aperçoit d'abord le vaste espace où se dressent les colonnes et qui, sans doute, était un immense talar où les Grands Rois recevaient les hommages des rois, des princes, des chefs, des peuples sujets ou vassaux, et accueillaient les présents et les tributs. Derrière est un emplacement, et à l'entour, différents corps de logis plus ou moins ruinés, mais encore chargés de sculptures et de bas-reliefs, d'inscriptions et d'ornements, indiquent le développement des principales parties de ce palais jadis si majestueux.

La description en a été faite souvent, et je ne la recommencerais pas. Seulement, je m'arrêterai à deux points qui me paraissent avoir été mal expliqués par quelques voyageurs. Le premier concerne ces grottes creusées dans le flanc de la montagne et dont la principale est ornée d'une façade taillée sur la pierre vive, représentant des colonnes de demi-relief et des personnages placés de profil. On a prétendu que ces excavations étaient des tombeaux et que c'était là que les descendants de Darius se faisaient déposer après leur mort. Il est impossible d'admettre cette supposition. La religion de Zoroastre ne permettait pas l'inhumation des cadavres et eût considéré leur dépôt dans une caverne comme un sacrilège. Il fallait qu'ils fussent en plein air. Ensuite, pour les mêmes raisons dogmatiques, on n'aurait pu établir les sépultures royales si près de la résidence des vivants sans exposer ces derniers à des souillures. Enfin, l'examen le plus superficiel suffit pour faire reconnaître la véritable destination des grottes dont je parle et, en particulier, de celle qui se distingue de toutes les autres par le soin avec lequel elle a été ornée. Ce sont des fontaines.

Aujourd'hui le limon a tellement envahi le souterrain qu'on ne peut y entrer qu'en rampant, et, une fois dedans, on ne saurait s'y tenir debout. On se trouve dans un espace de sept à huit pieds de long sur à peu près autant de large, où la roche va s'abaissant dans le fond et ne porte, tant s'en faut, aucune trace de ce travail soigné que les anciens prodiguaient à l'intérieur de leurs sépultures. L'eau suinte goutte à goutte à travers l'argile que, depuis des siècles, elle a accumulée ; mais

les gens du pays m'assurèrent que, dans l'hiver, la source jaillit beaucoup plus abondamment. La preuve que leur rapport est exact, c'est que, précisément devant l'entrée, fleurissait un groupe d'énormes grenadiers, et tout autour s'épanouissaient de grandes herbes, apparition remarquable sur cette pente partout au loin stérile. Puis, au-dessous des grenadiers, au bord de la terrasse qu'il faut escalader pour parvenir à cet endroit, on aperçoit taillée dans la pierre une rigole fort large, propre à livrer passage à une nappe d'eau assez épaisse. On continue, et l'on suit la trace de l'eau, qui tourne vers l'est et mène jusqu'à des conduits ménagés dans la roche vive avec un soin extrême. On arrive à un réservoir carré d'assez grande dimension et presque intact ; de là, on descend vers le sud, toujours le long des conduits, et on est amené jusque dans l'ensemble des ruines qu'on appelle le Petit-Palais, où se trouvent des restes de puisards recouverts de dalles. Il est donc impossible de se méprendre sur la destination des grottes de la montagne. Ce qui peut achever d'ailleurs de prouver qu'à Persépolis il n'existait rien qui ne fût parfaitement conforme aux prescriptions des mages, c'est qu'on sait où sont les tombes royales. A une petite heure environ, au milieu d'autres montagnes, on les avait pratiquées, suivant les rites, dans une muraille de rochers à une assez grande élévation, et elles consistent en chambres funéraires tout ouvertes, où l'air, le jour, la lumière et les oiseaux peuvent pénétrer à leur aise. C'est là que les sarcophages étaient placés, de façon à ce que la terre ne fût pas souillée du contact d'un mort.

L'autre opinion contre laquelle je veux dire quelques mots, c'est celle qui attribue à Alexandre la destruction de Persépolis. Nulle part on n'aperçoit les traces d'un incendie, et partant, il est difficile que le palais se soit écroulé, comme on le veut généralement, par l'effet des flammes que le Macédonien aurait allumées lui-même de sa main conquérante, soit, comme le veulent les uns, pour plaire à une courtisane, soit, comme le disent les autres, pour venger les dieux de la Grèce jadis brûlés dans leurs temples par Xerxès. Outre qu'on ne voit aucun vestige d'incendie, on sait d'une manière certaine que longtemps après Alexandre, longtemps après les Séleucides, après les Parthes encore, sous les rois sassanides, Persépolis existait. J'ai moi-même acquis sur les lieux une pierre gravée qui venait d'y être trouvée, et qui appartient à cette dernière dynastie. Ensuite, il est certain que, sous les premiers souverains musulmans, il y avait encore un palais à Persépolis. En général, il faut se défier beaucoup de ces grandes destructions opérées en quelques heures par certains personnages illustres. Aujourd'hui personne ne croit plus qu'Omar ait brûlé la

bibliothèque d'Alexandrie. Assurément ce n'est pas la bonne volonté, qui manque aux hommes grands ou petits pour faire le mal ; mais, par bonheur, leur puissance est le plus souvent moins absolue qu'on ne la suppose ; des circonstances, dont on ne se rend plus compte à distance, se réunissent de façon à la paralyser, et, à défaut de force matérielle, les murailles célèbres ou les livres précieux ont leur prestige qui les protège.

Nous ne restâmes que deux jours à Persépolis. Nous aurions pu en passer là quinze et davantage, sans ennui, en nous bornant à regarder. Mais si l'on voulait recommencer des fouilles qui n'ont été qu'ébauchées, il faudrait séjourner pendant un temps illimité, et d'autant plus que tous les environs sont pleins de débris intéressants bons à étudier, et que la plaine qui s'étend aux alentours immédiats du palais est remplie de tumulus ou l'on pourrait faire des découvertes précieuses. Ce n'était pas à proprement parler une résidence isolée des Grands Rois, c'était aussi une de leurs capitales, et les maisons innombrables d'une vaste cité s'étendaient partout à l'entour. On trouverait là, je n'en doute pas, des trésors pour l'observation scientifique. Il faudrait beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Les Persans ont conservé une tradition originale sur la grandeur de Persépolis. Schyraz, disent-ils, n'était pas autre chose que les cuisines du palais. On leur objecte que, dans ce cas, les Grands Rois étaient réduits à manger froid tout ce qu'on leur servait. Ils répondent que non, et que c'est précisément en ceci qu'éclatait la magnificence des monarques. Leurs serviteurs étaient si nombreux et si bien dressés, qu'à l'heure des repas, ils formaient une chaîne de la cuisine à la salle des festins, et les mets, passant de mains en mains, arrivaient en un clin d'œil, et tels qu'on pouvait les souhaiter.

Nos ghoulams, qui ne s'occupaient pas de Persépolis, trouvaient, de leur côté, un plaisir infini à contempler les troupeaux paissant aux alentours, et de la contemplation au désir de posséder au moins un de ces moutons si fort admirés, il n'y avait pas loin. Un paysan vint se plaindre que le pas avait été franchi, et qu'une de ses bêtes était dans le camp. Le ministre en donna avis au mehmandar, qui aussitôt fit comparaître devant lui l'accusateur et l'accusé, et après une instruction rapide démêla la vérité, fit restituer le mouton et battre le voleur. Les gens du pays, voyant qu'Aly-Khan était si grand justicier, s'empressèrent de lui apprendre que l'emprunt du mouton était sans conséquence en comparaison de ce qu'avait fait un autre de ses hommes. Celui-là était fièrement entré dans une maison et en avait

emporté le tapis, non sans distribuer au propriétaire et à sa famille, qui jetaient les hauts cris, une assez notable quantité de gourmandes en manière de consolations.

Aly-Khan interrogea ce nouveau maraudeur. Celui-ci essaya d'un peu d'éloquence pour se blanchir, mais son chef lui coupa brusquement la parole et le fit mettre immédiatement au felekèh. Le felekèh est un bâton assez gros, où l'on attache les jambes du condamné, puis on met l'homme sur le dos et les exécuteurs appliquent alors commodément avec des baguettes, sur la plante des pieds, le nombre de coups ordonné par le juge. Comme Aly-Khan voulait que les camarades chargés du châtiment du ghoulam ne se permettent pas de frapper sur le bois, ce qui arrive ordinairement quand le délinquant fait un cadeau, il assista lui-même à l'exécution, en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il donna le signal. Un ou deux coups tombèrent d'une manière qui ne le satisfit pas. Aussitôt, se retournant vers son mandataire infidèle, il lui appliqua un soufflet d'une telle force, qu'il en faillit lui-même perdre l'équilibre. Mais, à dater de ce moment, la cérémonie s'acheva à sa satisfaction. Le patient, qui avait jeté des cris à fendre l'âme, baisa la main de son chef quand tout fut fini. Ordinairement, on remercie celui qui a châtié, comme vous ayant donné une véritable marque d'intérêt. Un ferrach emporta le ghoulam sur son dos, et je le vis quelques instants après, causant avec ses camarades de l'air le plus calme du monde. Le lendemain il était à cheval avec les autres, et extérieurement il n'y paraissait plus. Cependant la leçon avait été bonne, car à dater de ce jour nous n'entendîmes plus parler de maraudeurs. Nos gens avaient été subitement convertis, et les villageois purent dormir tranquilles sur notre passage.

Autour de Persépolis, nous vîmes des nomades de race turque. Les paysans de certains villages, Schemsabad par exemple, montraient encore la belle physionomie achéménide. Je dois dire, du reste, qu'on aurait tort de croire que les bas-reliefs de Persépolis ne reproduisent que ce seul type. Ils présentent, au contraire, une assez grande variété de physionomies, et tout indique que, dès cette époque, la population de la Perside, la province de Fars actuelle, était loin d'être homogène. Ce que j'appelle le type achéménide, parce qu'il est surtout frappant dans les têtes des rois et des prêtres, se rapproche beaucoup du type assyrien, et révèle de toute évidence une race métisse fortement sémitisée.

De Persépolis, nous allâmes par une marche de six heures à Gavvamabad. Le chemin était assez bon et presque constamment nous marchâmes sur le gazon, dans une succession de vallées d'un aspect agréable, bien que tout à fait dénuées d'arbres. Nous vîmes de beaux restes sassanides., Nous n'étions pas loin de Nakhsch-è-Roustem, mais je ne pus y aller. Une caravane officielle ne voyage pas toujours avec les mêmes avantages de liberté que des touristes. A Gavvamabad, nous nous trouvâmes campés sur le bord d'un champ de blé, dans une assez jolie prairie et devant la porte d'un village pauvre. Pour bien dire, les huttes en étaient misérables ; on se serait cru près de l'Irlande ou du Maine. Cependant, la population se distinguait de celle de ces deux contrées par cet air de bonne santé et de bonne humeur que je ne me suis jamais lassé d'admirer chez les Persans. Il est impossible de croire quand on les contemple que ces gens-là soient malheureux ou méchants, et en effet ils ne sont ni l'un ni l'autre. Le type était très effacé ; cependant j'aperçus plusieurs vieilles femmes admirables comme grotesques, et je fis, à ma grande joie, la conversation avec plusieurs d'entre elles. Elles m'avouèrent que les Européens leur semblaient le jeu de la nature le plus extraordinaire qu'elles eussent pu jamais s'imaginer. Nos costumes surtout leur paraissaient avoir atteint les dernières limites de l'extravagance.

De Gavvamabad à Mourghab, il y a sept heures de marche. Nous les fîmes d'autant plus lestement que la route est d'un intérêt extrême. Des montagnes admirables, de beaux cours d'eau bordés de bois de saules, une grandeur indéfinissable dans le paysage, puis la plaine de Passagarde, le prétendu tombeau de Cyrus, qui est tout aussi bien celui de la mère de Salomon, comme le veulent les Persans, de belles ruines semées dans la campagne, un pan de mur majestueux portant une inscription cunéiforme qui semble avoir été gravée la veille, le tout recouvert d'un ciel comme on n'en voit que dans l'Asie centrale et, dit-on, dans la Haute-Asie, ce n'est pas merveille que nous ayons été contents de cette journée. Elle finit comme elle avait commencé, et nous trouvâmes nos tentes dressées dans une prairie dont le gazon vert et fin ressemblait à celui d'un parc anglais. A côté de nous était un village fortifié, plus loin un autre village et des tentes noires aux environs. Au bout de la prairie sautaient joyeusement des cascates qui, avec le ramage le plus agréable, nous entouraient d'un réseau de ruisseaux tous courants.

Le lendemain, la marche étant de neuf heures, on déjeuna en route. Le mehmandar avait eu l'attention de faire placer une petite

tente sur le bord d'une rivière assez, large, roulant une eau saumâtre entre des roseaux et des arbrisseaux fort maigres. Cette halte, dans un lieu si sauvage, était pittoresque, et peut-être même la mélancolie de ce désert, désert malgré le bruit qui le remplissait tout à coup et bientôt allait cesser, en rendait-elle encore l'aspect plus saisissant. Je revois, en fermant les yeux, cette tente où nous étions assis sur un tapis jeté à la hâte, le feu allumé sur le sable où rôtissaient les morceaux de mouton embrochés à des baguettes de fusil, les serviteurs persans debout autour de nous ou s'agitant pour le service, et la foule des ghoulams, les uns à pied, les autres restés sur leurs montures, ceux-ci menant boire leurs chevaux, ceux-là accroupis par terre pour fumer le kalian, quelques-uns endormis, d'autres faisant la prière tournés vers La Mecque, d'autres causant bruyamment ensemble, tandis que les plus imprudents entraient dans le ruisseau à mi-jambes, se lavaient la figure, la tête et les bras, pour chercher un peu de soulagement à une chaleur cruellement étouffante.

Nous avons eu la veille un campement délicieux ; celui de cette journée nous le fit regretter amèrement. Nous étions dans une contrée triste, dénuée de tout. Nous apercevions quelques villages misérables habités par des paysans de race turque. Un soldat arrivé de Schyraz était logé assez près de nous. Il était venu pour lever les impôts ; mais les contribuables s'en souciaient peu. « Si nous ne pouvons pas payer, disaient-ils philosophiquement, nous gagnerons les montagnes, et on viendra nous y chercher si l'on veut et nous y trouver si l'on peut. » Il n'y avait que trois générations qu'ils étaient établis dans ces parages, dont, moins dégoûtés que nous, ils vantaient le mérite au point de vue de la fraîcheur, et, en effet, après avoir été brûlés tant que le soleil resta sur l'horizon, nous eûmes très froid pendant la nuit. Quelques-uns de nos hommes se trouvèrent malades. La fatigue même nous obligea de rester un jour dans ce lieu maussade ; enfin, nous pûmes partir le surlendemain.

La marche fut de sept heures, et toujours en montant. Nous tournions dans des gorges d'une apparence grandiose, mais sinistre. Les rochers étaient des amas énormes de marbres de différentes couleurs, surtout rouges, noirs ou gris. Des masses de granit et de porphyre bordaient le chemin. On trouve des grenats dans ces hauteurs. Nous arrivâmes à des endroits où la neige couvrait le sol, et nos chevaux semblaient la fouler avec délices. Comme d'ordinaire, nous ne rencontrâmes pas une créature humaine, et nous ne vîmes d'autres êtres vivants qu'un troupeau de gazelles qui s'enfuit à notre

approche, et des lézards de toutes les grandeurs et de toutes les formes. La vue de notre campement nous consola de la fatigue de la journée. Nous étions installés au milieu d'un beau village, Eklyd. Les tentes étaient dressées sur une maçonnerie de pierres et de terre qu'on appelle des *sâkous*. Des ruisseaux d'eau fraîche et limpide coulaient à côté et s'y arrêtaient dans de jolis bassins creusés avec soin et qu'on avait bordés de fleurs. Des arbres énormes, des châtaigniers surtout, nous ombrageaient, et on nous avait apporté par monceaux des abricots et des concombres, les délices des Persans. Naturellement, nous déplorâmes que notre mauvaise destinée nous eût fait séjourner dans un trou comme celui où nous nous étions arrêtés la veille, et ne nous eût pas tout d'abord conduits jusqu'à un lieu si charmant. Pourtant, malgré ces regrets, nous eûmes le courage de nous en arracher, et le lendemain, à trois heures et demie, nous étions de nouveau en selle, marchant sur Abadèh, où nous arrivâmes à dix heures trois quarts.

La route fut à peu près la répétition de ce que nous avons vu la veille, sauf la neige qui ne reparut pas. Nous n'aperçûmes pas plus d'hommes, et toujours nous rencontrâmes la même abondance de marbres, de granits, de porphyre, escaladés par des myriades de lézards, cousins de ceux que nous connaissions déjà, et auxquels se mêlaient quelques tortues. Deux heures et demie avant d'arriver, nous apercevions nos tentes aussi clairement que si nous allions y entrer dans cinq minutes. Cette circonstance qui se renouvelait souvent donna lieu maintes fois d'agiter cette question : est-il plus fatigant d'apercevoir de loin la station sans y arriver, ou d'y arriver sans l'avoir vue en désespérant d'y parvenir ? Problème délicat dont chaque voyageur discutera sans cesse le pour et le contre dans de semblables positions et sans en trouver la solution.

Abadèh est un grand et beau village, pourvu de vastes jardins que remplissent des arbres fruitiers de toute espèce. Les habitants s'y livrent à un genre d'industrie qui les rend fameux par toute la Perse ; ce sont eux qui fabriquent ces cuillers en bois, avec lesquelles on prend le sorbet. Depuis celles qui servent aux gens du peuple jusqu'à celles, dont les plus grands seigneurs font usage, ils n'ont pas de rivaux, s'ils ont des concurrents. Souvent ces ustensiles sont de très grande taille : il en est de deux pieds de long ; alors on les couvre de ciselures, de découpures à jour, d'une véritable dentelle de bois. On ne peut rien voir, ni en Suisse, à en Allemagne, où il se fabrique tant d'objets d'un goût analogue, qui approche de cette délicatesse. On fabrique aussi à

Abadèh des coffrets sculptés représentant des scènes variées, des chasses, des mariages, des batailles, le tout entouré d'arabesques, de feuillages et de fruits travaillés avec beaucoup de savoir-faire.

D'Abadèh à Schoulghistan nous mîmes près de six heures. Nous étions redescendus dans une contrée chaude : le sol était remarquablement sablonneux en beaucoup d'endroits, et les touffes d'herbes qui avaient poussé hardiment à la suite des pluies d'hiver étaient déjà calcinées et toutes jaunes ; on voyait çà et là miroiter de grandes flaques de sel ; plus que jamais les lézards se montraient nombreux : ils gambadaient et couraient comme des propriétaires enchantés de leur lot. Dans la campagne, pas un champ, pas une culture, pas un arbre, pas un homme. Deux cavaliers, que le mehmandar avait envoyés le matin à la montagne pour chercher de la glace, revinrent sans en rapporter ; mais en revanche, ils étaient en simples caleçons, ayant eu la mauvaise fortune de rencontrer quelques Bakhtyarys en campagne qui leur avaient pris le reste ; ils nous rejoignirent sur la route et contèrent leur fâcheuse aventure. Ce jour-là donc, nous nous passâmes de glace, et nous étions destinés à apprécier les côtés tragiques du voyage, car, à peine, étions-nous au courant de ce qui venait d'arriver à nos ghoulams que nous vîmes bien pis.

Une heure auparavant, nous avions passé auprès de tentes noires habitées par une fraction de tribu turque ; nous nous y étions arrêtés quelques minutes ; sans descendre de cheval, nous avions demandé du lait, et les femmes, passablement déguenillées, entourées d'une cohue d'enfants très jolis, mais au moins aussi sauvages que leurs mères, nous avaient apporté ce que nous souhaitions dans de grandes jattes de bois ; on avait causé du meilleur accord ; on avait ri, puis on s'était séparé. Comme nous atteignions la station, nous vîmes tout à coup sur la route une mauvaise litière, portée par un cheval et un mulet, et que trois hommes suivaient à pied : sous le rideau de coton bleu qui couvrait mal cet équipage, nous aperçûmes un homme couché, pâle, et qui semblait souffrir beaucoup ; il avait la cuisse cassée d'une balle et une blessure grave à la tête ; ce pauvre homme était un marchand d'Ispahan, voyageant avec son fils et deux domestiques. Il portait avec lui quelque peu d'argent ; il était passé près de ces mêmes tentes noires d'où nous venions aussi, et c'étaient les gens de la tribu qui l'avaient mis dans ce pitoyable état ; il se joignit à nos muletiers, et nous n'en entendîmes plus beaucoup parler : seulement nous l'aperçûmes de temps en temps jusqu'à Ispahan ; là on nous dit qu'il était mort.

Souldjistan est pittoresque et ruiné, avec une espèce de petit fort en terre, en mauvais état, mais d'un aspect agréable. Du reste, tous les villages semblent gais, par cela seul qu'on y voit des arbres, apparition si rare qu'elle réjouit toujours la vue. Il y a un imamzadèh, ou tombeau de saint assez curieux : le dôme en est plaqué d'émail vert, et le mur en terre jaune, comme d'habitude, est incrusté d'assiettes de faïence de fabrique anglaise, qui font un joli effet. La journée avait été brûlante ; cependant il plut un peu vers le soir, et la nuit fut froide.

En marchant le lendemain sur Yezdykhast, nous nous trouvâmes dans une plaine encore plus sablonneuse que celle de la veille, et au moins aussi désolée ; mais, pour nous dédommager, nous découvriions à gauche, et à une distance qu'on nous dit être de seize à dix-huit lieues environ, une longue chaîne de hautes montagnes toutes blanches de neige. Il est impossible de rien voir de plus beau que ces sommets étincelants sur un ciel d'azur et d'une limpidité admirable, et en face de ces grandes plaines brûlées et parsemées d'efflorescences salines ; nous marchions, contre notre ordinaire, sans apercevoir notre station, et après six heures, nous désespérions d'y arriver jamais, quand nous nous trouvâmes sur le bord d'un véritable trou. On eût dit que, sur un pourtour d'une lieue environ, le sol s'était tout à coup effondré de manière à produire au milieu de la plaine un bassin profond entouré de falaises à pic ; un chemin tournant et étroit nous conduisit jusqu'au fond de ce précipice étrange, et là nous trouvâmes d'abord un grand ruisseau bourbeux, puis des champs bien cultivés, un caravansérail de belle construction, mais en ruine, une maison de poste, et enfin, de l'autre côté du trou, s'élevait au-dessus d'une muraille naturelle la ville de Yezdykhast. Nos tentes étaient dressées en face de la ville, dans le fond du bassin qui semblait, de cette place, lui servir de fossé, et nos tapis étaient étendus sur l'herbe verte, circonstance toujours charmante.

Je n'avais encore rien imaginé de si étonnant que Yezdykhast. C'est une ville, mais on prendrait cette ville pour une ruche : elle présente de toutes parts un grand mur, qui, jusqu'à une hauteur considérable, n'est autre chose que le rocher même, creusé de cavernes au pied, et les fenêtres, ou les trous qui en tiennent lieu, paraissent tout à fait au sommet. On a relié tous ces appartements aériens par des constructions qui les complètent et des plates-formes que l'on prend indifféremment pour des terrasses et pour des cours ; tout cela, accumulé l'un sur l'autre, s'élève dans le ciel bleu comme une cathédrale, s'avance comme une presqu'île, et cette portion de

rocher et de terre n'a qu'une seule partie qui en puisse permettre l'accès. Nous allâmes visiter l'intérieur de cette cité bizarre ; c'est peut-être plus étrange encore que le dehors. On entre par un pont mobile, qui est le seul passage ; on se trouve sous une grande porte voûtée, conduisant à la seule rue du village ; mais cette rue dallée, et sur laquelle donnent toutes les issues des habitations, est si étroite et si bien surplombée par les pignons, que le jour y pénètre avec peine, et c'est plutôt un corridor qu'une rue ; enfin tout ceci ressemble au premier étage d'une vaste et unique maison, ce qui n'empêche pas d'ailleurs les vaches, les chèvres et les moutons de s'y promener familièrement en compagnie des chiens et des chats. Un des paysans qui assistaient à notre promenade nous salua poliment en ôtant son bonnet : comme c'est fort contraire à l'usage, nous lui demandâmes si, par hasard, il était chrétien ; il s'en excusa et nous dit qu'il était désolé s'il avait eu tort, et en demandait pardon, mais qu'il avait entendu dire que c'était la façon de saluer des Européens. Après qu'on lui eut confirmé qu'il était dans le vrai, il s'en alla fort content de sa courtoisie et de son érudition.

Nous étions comme d'ordinaire sous nos tentes, mais le mehmandar avait trouvé plus commode de s'établir dans le caravansérail. J'allai le visiter dans cet édifice, qui me parut un peu moins ruiné qu'il n'est d'usage. La porte en est magnifique, de proportions grandes et élégantes, et ornée d'une inscription vraiment admirable en émail bleu. Outre le mehmandar installé là avec ses gens, il y avait encore un visiteur qui nous arrivait d'Ispahan. C'était un prêtre catholique, envoyé au-devant du ministre par l'administrateur du diocèse. Il ne parlait que l'arménien et le turc et, pour nous souhaiter la bienvenue, nous apportait quelques bouteilles de vin provenant d'un cru autrefois établi par les missionnaires jésuites. Il est à espérer que les produits en étaient meilleurs dans ce temps-là. Nous fûmes aussi très enchantés de voir un courrier de Téhéran qui nous apportait des lettres du docteur Cloquet, attaché à la personne du roi. Ce médecin distingué est mort malheureusement pendant notre séjour en Perse.

De Yezdykhast, nous allâmes à Makhybag en cinq heures et demie. La route ressemblait à celle du jour précédent, cependant un peu moins désolée. Le ciel est si beau, dans ce pays de Perse, et les montagnes si merveilleuses par leurs couleurs variées, que, pour peu qu'un ou deux arbres et un bout de village se montrent dans une longue journée, on est véritablement charmé. Le sol était

favorablement disposé pour qu'on pût voir de loin, et longtemps avant d'atteindre nos tentes, non seulement nous les apercevions, mais nous voyions aussi la ville où nous devions aller le lendemain, Koumeschah. La grande nouveauté du jour, ce fut que nous avions enfin quitté la province de Schyraz et que nous étions entrés sur le territoire d'Ispahan. De distance en distance se montraient des forts en ruines, espèces de grosses bastilles rondes, bâties en terre, qui ont vu les quatorze tristes années de la domination afghane et qui, un jour, formeront quelques gros tumulus destinés à être pris par les voyageurs crédules pour des monuments antiques. Nous fîmes aussi connaissance avec le premier pigeonnier du pays, et un pigeonnier est un édifice remarquable dans les environs d'Ispahan. On les construit ni plus ni moins grands qu'un donjon de forteresse. La base en est comme guillochée. C'est un vrai travail d'orfèvrerie, ciselé en terre. Puis viennent des cordons de briques capricieusement agencés suivant le goût des propriétaires, enfin une pyramide percée de petits trous symétriques où nichent les pigeons, et ces petits trous sont en quantité innombrable. L'agriculture persane attache la plus haute importance au fumier accumulé pendant de longues années dans ces édifices, et elle en tire un parti merveilleux, particulièrement pour la culture des légumes.

En arrivant à Makhybag, nous eûmes le premier échantillon de la politesse du gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan. Il avait envoyé au-devant du ministre un peloton de ghoulams, tous uniformément vêtus de blanc, et les plus élégants cavaliers que nous eussions encore vus. En outre, devant les tentes était rangée une compagnie d'infanterie, beaucoup mieux tenue que celle de Schyraz ; toutes les tentes étaient placées à l'entrée du village, et très gaiement. La journée ne fut pas trop chaude et nous pûmes nous promener, réjouis par la douce pensée d'une arrivée prochaine à Ispahan. A dire la vérité, il était temps. Les chevaux étaient éreintés, et il en restait peu qui ne fussent blessés.

La route de Makhybag à Koumeschah, qui fut de cinq heures et demie, nous apparut comme un spectacle très nouveau et de nature à nous donner la plus haute idée du gouvernement d'Ispahan. Ce ne fut pour ainsi dire qu'un enchaînement continu de villages et de cultures couvrant la base des montagnes qui, à droite, étaient assez rapprochées de nous. Mais c'est toujours le même caractère de pays, vaste, immense. Les détails échappent. On ne saisit que des masses. Les villages eux-mêmes s'effacent dans la largeur de la vallée, comme

les petits monticules que les vers soulèvent au milieu des allées d'un jardin. On voit que c'est une terre de cavaliers ; les distances y sont longues et les piétons comme perdus. La population de Koumeschah s'était portée presque tout entière au-devant de la légation : les fonctionnaires obéissaient aux ordres reçus ; le peuple voulait tout à la fois admirer ces fonctionnaires en gala et une légation européenne. Deux heures avant d'arriver à la ville nous rencontrâmes des groupes de promeneurs, qui devinrent de plus en plus nombreux à mesure que nous approchions. Ils nous firent, comme nous en avions l'habitude, le meilleur accueil et le plus poli.

Nous traversâmes une partie des fortifications et un coin de la ville. C'est une petite cité agricole qui ne laisse pas que d'avoir ses gens de bonne compagnie et ses savants. J'ai plus tard entendu dire du bien à Téhéran de la population de Koumeschah. On nous fit dépasser l'enceinte des murailles, et, à un quart de lieue environ, nous mîmes pied à terre à l'entrée d'un grand jardin, comme toujours, entouré de murailles, et nous vîmes nos tentes plantées sur le bord d'un joli ruisseau, à deux pas d'un pavillon orné au centre d'un jet d'eau. De toutes parts s'étendait un petit bois de platanes, d'abricotiers, de pruniers, le tout entremêlé de vignes ; à l'angle du jardin se dressait un énorme colombier.

Le lendemain, nous fîmes quatre heures un quart de marche et nous arrivâmes à Mayar. C'était autrefois un gros bourg. Maintenant il n'en reste plus qu'un village et de vastes jardins pour la plupart abandonnés. C'est le propre des jardins persans de se détruire avec autant de facilité qu'ils se créent. Un agriculteur choisit un endroit en plein désert, l'entoure de clôtures, y fait passer un courant d'eau ; en quatre ans, il a un jardin magnifique. Mais il suffit aussi de quelques mois sans irrigation, et tout périt, le désert reprend son bien. La route fut moins intéressante que la veille. Les villages et les cultures abondaient moins, Cependant ce n'était pas le dépeuplement absolu et la stérilité imposante du Fars. Nous vîmes encore à Mayar un beau caravansérail ancien, de très nobles dimensions. Au milieu de la vaste cour, s'élève cette espèce d'estrade carrée qui est de rigueur dans tous les monuments de ce genre, et sur laquelle dorment les muletiers. Seulement, d'ordinaire, cette estrade est en terre ou en briques ; à Mayar, elle est en granit.

Notre mehmandar nous avertit qu'il y avait quelque chose à admirer ; c'était l'adresse des gens du pays à se servir de leurs fusils. Ils sont, en effet, très habiles. Nous en vîmes plusieurs qui atteignaient

à tout coup un but sur lequel ils tiraient couchés sur le dos et en arrière, la tête renversée, ou dans toute autre position également peu commode. Ces hommes étaient très fiers de leur réputation et de leurs exploits, et nous les rendîmes très glorieux par nos compliments.

En quatre heures et demie, nous arrivâmes à Ghetchy. Nous avions d'abord suivi une route pareille à celle des jours précédents, large et accidentée dans ses traits généraux. Mais, bientôt, elle se rétrécit sensiblement et nous parvînmes à une montée qui aboutit à un kotel. Ce passage dangereux franchi, nous nous trouvâmes dans une nouvelle vallée également majestueuse. De beaux jardins s'étalaient en foule à l'horizon. Nous n'étions plus qu'à trois heures d'Ispahan, et cette ancienne capitale s'annonçait bien. A nos tentes nous trouvâmes beaucoup de visiteurs : le clergé catholique arménien, le clergé schismatique, les marchands arabes de Bagdad et à leur tête un de leurs confrères, consul turc, accompagné d'un Arménien, agent anglais portant le costume européen.

Nous fûmes heureux de voir le vénérable administrateur du diocèse d'Ispahan. Malheureusement il ne savait que le turc et l'arménien, comme son mandataire revenu avec nous de Yezdykhast. Mgr Tykian est un homme doux, pieux et recommandable. Il était estimé de tout le monde à Ispahan. Précédé par sa réputation, et d'ailleurs suffisamment annoncé par son caractère sacré, il nous trouva parfaitement disposés pour le recevoir.

Le lendemain devait être un grand jour, et nous l'attendions avec impatience.

Les dispositions pour notre entrée furent beaucoup mieux prises qu'elles ne l'avaient été à Schyraz. Le gouverneur, dont nous avons déjà éprouvé l'intelligente sollicitude depuis que nous étions sur son territoire, avait envoyé un détachement de ferrachs et une troupe de ghoulams pour accompagner particulièrement ma famille, qui prit les devants avec quelques domestiques européens et une partie de nos Persans. Nous partîmes dix minutes après environ dans notre ordre habituel. Je n'ai pas besoin de dire que nos hommes, domestiques et ghoulams, se tenaient plus que jamais droits sur leurs selles, et plus que jamais avaient l'air pompeux et important. Ce qui nuisait un peu à notre magnificence, c'était le triste état de la plupart des montures.

A une heure de la ville, nous vîmes de loin apparaître le gouverneur, Tchéragh-Aly-Khan, sur un cheval turcoman blanc, superbement harnaché. Lui-même était vêtu d'un djubbèh ou robe

ouverte de cachemire, et à sa ceinture brillait un poignard enrichi de pierreries. Il s'arrêta d'abord pour faire ses compliments aux dames, ce qui nous parut extrêmement civilisé, et s'informa de leur santé avec beaucoup de grâce, puis, continuant sa route, arriva jusqu'à nous. Tout d'abord, instruits par l'expérience de Schyraz, nous remarquâmes, avec des yeux de connaisseurs et une profonde satisfaction, le bon ordre établi dans l'istakbal. Il y avait cependant beaucoup plus de monde que nous n'en avions trouvé à notre arrivée dans la capitale du Fars. Un état-major nombreux d'employés militaires et civils, beaucoup d'artilleurs, beaucoup de ghoulams, bref, cette cavalerie s'étendait à perte de vue sur deux ou trois lignes, et formait véritablement un coup d'œil d'une variété et d'une richesse merveilleuses, mais le tout sans désordre, et nous pûmes espérer légitimement de n'avoir ce jour-là ni les jambes ni les bras cassés, et cela sans recourir aux moyens employés à Schyraz. Tchéragh-Aly-Khan est un fort bel homme, d'une figure intelligente et distinguée, et de la plus noble politesse. Après avoir rendu ses devoirs au ministre, il commença la conversation avec aisance et facilité, ce qui ne l'empêchait pas, tout le long du chemin, de voir ce qui se passait, et de donner de temps en temps des ordres qui s'exécutaient immédiatement sans cris et sans trouble.

Tout en marchant de la sorte en grande ordonnance, nous sortîmes de la montagne, et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud : ce premier coup d'œil est très beau. Ispahan se présente environné de jardins, et tout rempli de bouquets d'arbres que dominent les dômes d'un assez grand nombre de monuments. Mais au lieu de regarder en l'air, nous eûmes bientôt assez à faire de regarder à nos pieds. La foule devenait énorme ; toute la population était sortie à notre rencontre ; elle avait infiniment meilleure mine, et paraissait beaucoup moins frondeuse et moins triste qu'à Schyraz. Nous marchions dans des chemins abominables, ou plutôt dans un réseau de sentiers, les uns bas, les autres élevés, tout défoncés. Un lièvre partit dans nos jambes, à la grande satisfaction des gens du peuple et des ghoulams, dont plusieurs malgré la gravité de la circonstance, ne résistèrent pas à la tentation, et coururent après.

Puis, nous franchîmes la porte, et là, nous nous trouvâmes dans les champs cultivés, car cette porte s'ouvre sur un quartier qui n'existe plus que par ses ruines, au milieu desquelles poussent maintenant des légumes et des fruits. Nous arrivâmes au Zend-è-Roud, fleuve fameux

où il y a, je crois, un peu plus d'eau l'été que dans le Manzanarès, mais guère davantage. Seulement, il a la gloire de déborder en hiver et de se permettre quelquefois d'assez grands dégâts. Nous le passâmes sur un pont d'une architecture curieuse, et pas en trop mauvais état, puis nous entrâmes dans une longue avenue de platanes, avenue célèbre qui conduit à Tchéhar-Bâgh, et c'est dans cette réunion de palais que nous mîmes pied à terre. Nous étions logés dans un des plus beaux et des plus commodes, l'Imarèt-è-Sadr.

Chapitre 10

D'Ispahan à Téhéran

Avant de dire quelques mots de la ville, il faut que je parle encore de son gouverneur, parce que c'est un des hommes remarquables que j'aie connus en Perse. Tchéragh-Aly-Khan appartient à une tribu nomade des environs de Kermanschah, et, comme cette tribu est ancienne, il est bien né. Mais la fortune ne l'avait pas traité d'abord aussi bien que la naissance, de sorte qu'il se trouva lancé dans la vie avec beaucoup d'intelligence, d'esprit, d'ambition, et pas un sou. Il prit le parti que prennent tous ses compatriotes dans d'aussi graves conjonctures, il quitta son pays pour voyager, et devint domestique. Sa belle étoile le fit entrer en cette qualité au service de Mirza-Taghy-Khan, alors membre persan de la commission de délimitation des frontières turco-persanes. Il remplit auprès de ce personnage les fonctions de sa charge, qui consistaient principalement à tenir le kalian ; mais il trouva moyen de se faire connaître comme valant mieux que son emploi, et rendit des services qui appelèrent sur lui l'attention de son maître. Quand celui-ci devint premier ministre à l'avènement du roi actuel, Tchéragh-Aly-Khan fut élevé à la charge publique, et s'en acquitta avec beaucoup de distinction. Après la chute de son protecteur, il resta au service du roi et nous le trouvions gouverneur d'Ispahan, c'est-à-dire à la tête d'une te plus grandes provinces de l'empire. A la vérité, c'était à titre provisoire et en attendant que, suivant l'usage, on y eût nommé un prince. Cependant il s'en tirait à la satisfaction générale. Nous ne pûmes, pendant tout notre séjour, nous lasser d'admirer l'aisance et la tenue de ce dignitaire, qui n'avait rien en lui qui indiquât le parvenu, pas même la disposition à oublier les débuts de sa vie : car, rencontrant parmi nous quelqu'un qui l'avait vu jadis à Erzeroum, et qui hésitait à se faire reconnaître, Tchéragh-Aly-Khan lui en fit d'aimables reproches, et lui rappela en souriant qu'il lui avait autrefois donné le kalian. Mais ce dernier trait n'est pas particulier à notre gouverneur. On l'a observé de tout temps dans l'Asie musulmane, où les élévations et les chutes de fortune sont si subites, si rapides et si extraordinaires. Toutes fois, un Persan qui n'oublie pas l'humilité de son point de départ est encore un homme d'esprit, parce qu'il s'en faut de beaucoup que les choses se

passent absolument dans l'Iran comme en Turquie : il n'y est pas aussi commun que les serviteurs de la veille y deviennent les maîtres du lendemain.

Ispahan est sans doute assez délabré. De six à sept cent mille habitants qu'il avait au XVII^e siècle. Il n'en compte maintenant, dit-on, que cinquante à soixante mille ; partant, les ruines y abondent, et des quartiers tout entiers ne montrent que des maisons et des bazars écroulés, où à peine quelques chiens errants se promènent. Tout a frappé cette ville depuis l'époque qui a mis fin à sa splendeur. Être prise d'assaut par une armée afghane est assurément une calamité au premier chef, et traverser toutes les phases de l'anarchie et de la guerre civile est peu propre à rien réparer. Malgré de telles destinées, Ispahan est encore une merveille. Cette réunion de palais, qu'on nomme le Tchéhar-Bâgh, et où nous étions logés, est probablement un lieu unique dans le monde ; il n'est que la Chine dont les résidences impériales, avec leurs vastes jardins et leurs constructions multipliées, doivent peut-être beaucoup y ressembler. Je ne fais pas cette comparaison au hasard. Le style des plus anciens monuments d'Ispahan, l'ornementation, les peintures, portent le cachet évident du goût chinois, et rappellent les relations étroites que la conquête mongole et ensuite le commerce avaient créées entre les deux empires. Les longues avenues de platanes que décrit Chardin ont beaucoup souffert certainement, mais ce qui en reste porte témoignage de la beauté parfaite de ce qui a disparu. Le Tchéhar-Bâgh en contient encore de belles rangées qui sont comme un boulevard magnifique bordé de monuments dignes des arbres, et interrompus de distance en distance par de grands bassins d'eau formant autant de ronds-points. Le milieu des avenues est dallé et, suivant l'usage des jardins persans, s'élève d'un pied environ au-dessus du sol couvert de grandes herbes et de rares fleurs. Où l'on aperçoit bien que toute cette magnificence n'est plus que l'ombre du passé, c'est d'abord dans la solitude profonde de ces avenues que la population actuelle a désertées, et que d'ailleurs elle ne suffirait pas à remplir. Puis, les eaux sont stagnantes dans les bassins où jadis elles couraient vives et fraîches ; enfin, au lieu des jardins qui longeaient des deux côtés la chaussée principale et la séparaient des deux petites chaussées établies le long des bâtiments, on ne voit presque plus que des herbes, comme je l'ai dit, poussant désordonnées, et laissant encore apparaître çà et là quelques têtes de vieux arbustes à demi morts. Enfin, les dalles de la chaussée sont en grande partie brisées ou ont disparu. Malgré cette désolation, il y a bien de la grandeur et de l'élégance dans ces restes du Tchéhar-Bâgh.

Plusieurs des édifices qui longent ce boulevard sont cependant en bon état. Ils ont échappé à la destruction et on les voit aussi jeunes que jamais. Il en est ainsi du collège appelé *Collège de la Mère du Roi* et fondé par une princesse Séfévy. Ce monument merveilleux a même conservé, et c'est presque un miracle, sa porte couverte de lames d'argent ciselées. Autant que je me le rappelle, celui qui a accompli ce beau travail a écrit son nom dans un coin, et il était de Tébrыз. On ne peut rien admirer de plus élégant que cette orfèvrerie grandiose. Les dessins se composent d'enroulements de feuillages et d'inscriptions arrangées à la façon arabe, c'est-à-dire de manière à fournir le principal motif d'ornementation. Je regrette de ne pas me souvenir du nom de l'auteur de cette œuvre pleine de goût et de talent. Il faut dire aussi que l'artiste travaillait pour une personne qui voulait témoigner grandement de son respect pour la science.

La princesse qui fit faire cette porte et le collège où nous allons entrer se proposa de créer pour l'étude et la méditation un lieu d'asile où rien ne pût les troubler. Elle voulut que les yeux satisfaits laissassent à l'âme une pleine liberté et tinssent l'intelligence en joie. Par la splendeur de la porte qui devait conduire dans le sanctuaire, elle indiquait dès l'abord quel lieu charmant son collège devait être.

En effet, l'entrée n'annonce rien de trop ; quand on l'a franchie, on se trouve dans un petit préau dallé, où se tiennent des marchands de fruits et de kilians, toujours à la disposition des maîtres et des étudiants. De grands arbres projettent leur ombre sur l'arcade de la porte et sur les amoncellements de pêches, d'abricots, de melons, de pastèques et les monceaux de glace qui remplissent ce vestibule ouvert. De là on pénètre dans un grand jardin carré, formé de quatre massifs où dominent d'immenses platanes entourés de rosiers et de jasmins non moins énormes dans leur espèce. A l'extrémité des allées se présentent trois portes colossales qui donnent accès dans de vastes salles couvertes d'un dôme. Elles sont flanquées chacune de deux petits minarets terminés aussi en dôme, et le tout est revêtu d'émail bleu, brodé d'inscriptions koufiques et d'arabesques noires, blanches et jaunes. Pour se faire quelque idée de ces portes, il faut savoir que leur hauteur égale celle de nos plus hauts portails. Les quatre angles qui les réunissent sont formés de quatre corps de logis également revêtus d'émaux, mais beaucoup plus bas que les portes, et percés comme des ruches d'une infinité de cellules. C'était là que, sans rétribution aucune, on logeait les étudiants accourus de toutes les parties du monde musulman pour entendre les savants professeurs, et

une fois par semaine, la fondatrice venait, accompagnée de ses femmes, prendre le linge des habitants du collège et en apporter d'autre. Elle avait soin aussi de se faire rendre compte de tous les besoins de ses hôtes, voulant expressément qu'aucun souci, aucun ennui ne pût les distraire du but qu'ils avaient assigné à leur vie ; et elle s'était donné pour tâche de leur en faciliter la poursuite autant qu'il était en elle. On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vu, quel bijou est ce collège de la *Mère du Roi*. C'est un vase d'émail, c'est un joyau milieu des fleurs. Je comprends à merveille qu'on puisse s'y livrer avec passion à la vie contemplative ; mais c'est bien le plus mauvais endroit du monde pour se convaincre que les biens terrestres ne sont rien ; on dirait qu'il a été bâti pour prouver le contraire. Dans tous les cas, c'étaient et ce sont encore d'heureux savants que ceux dont l'existence s'écoule dans cet aimable séjour. Comme je l'ai dit en commençant, ce collège est en son entier, il n'y manque pas une brique ; et quand on songe que tous les monuments d'Ispahan ont été un jour dans cet état parfait, on est comme ébloui d'une telle idée.

Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il n'y ait jamais eu un moment où cette grande capitale ne renfermât pas de ruines. Ce n'est pas une chose possible en Asie. Dans les contes qui nous parlent de Bagdad au temps des khalifes abbassides, à l'époque d'Haroun-Arraschyd lui-même, il est question de quartiers ruinés, compris dans les limites d'une cité qui n'avait pas alors d'égale dans le monde musulman ni chrétien, à l'exception de Constantinople et d'Alexandrie. J'en ai dit la raison ailleurs, et Schah-Abbas le Grand, lui-même, si jaloux de la beauté de sa grande ville et qui l'embellit de tant de merveilles, s'il fut un infatigable constructeur de palais, de caravansérails, de mosquées et de collèges, se soucia peu de relever les édifices de ses prédécesseurs. Seulement, il est clair que, de son temps, les monuments debout dépassaient en nombre ceux qui se dégradèrent, et que les maisons en construction ou nouvellement construites l'emportaient sur celles qu'on laissait s'écrouler. Il ne faut pas non plus se plaindre trop amèrement des ruines, quand toutefois elles sont contenues dans de certaines limites. Leur présence fait partie nécessaire de la physionomie d'une cité persane, et je n'ai pas, au point de vue du goût, un culte si passionné pour la régularité, la symétrie et la belle ordonnance, pour les alignements corrects, les trottoirs bien raccordés et les coins de rue irréprochables, que je sois en droit de pousser des soupirs bien profonds à la vue de quelques bâtiments écroulés. Les livres et les temps diffèrent beaucoup d'avis sur ce point. Les Grecs n'ont jamais estimé qu'une médaille fut moins

belle pour être frappée de travers sur un morceau de métal mal arrondi. Des connaisseurs prétendent même qu'un dédain de la rectitude matérielle donne aux chefs-d'œuvre des graveurs monétaires de l'antiquité une grâce que je leur trouve aussi. Le premier imbécile venu est très en état de tracer un cordon bien suivi autour d'une pièce de monnaie ; mais ce qu'il ne fera pas aussi aisément c'est le quadriges syracusain, ou le jeune homme assis sur une proue de quelques pièces séleucides. Dans les constructions athéniennes de la plus belle époque, on aperçoit le même oubli de l'accessoire mécanique, et je ne serais pas étonné que des échoppes aient eu le droit de s'adosser aux temples d'Athènes, comme cela est arrivé depuis pour les plus belles cathédrales du moyen âge. Il en est de même des ruines persanes ; elles font figure dans l'ensemble ; elles servent, si l'on veut, de repoussoir ; elles prouvent qu'il n'est pas mal de laisser quelque chose de médiocre à côté de quelque chose de beau. Quoi qu'il en soit, je le confesse encore, il ne m'ennuie pas de voir auprès d'un édifice scintillant d'émaux de toutes couleurs, et étalant la plus coquette magnificence, un écroulement de briques crues couvertes de poussière, au milieu desquelles dorment pêle-mêle les chiens de bazar avec leurs petits.

La mosquée du roi est grande et noble. Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence. Cependant le voisinage de la place ou meydan lui fait du tort. Ce grand quadrilatère est si étendu, que tous les monuments qui le bordent, et la mosquée du roi comme les autres, semblent petits. C'était là que se donnaient, sous les Séfévys, et que se donnent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de splendeur, les fêtes publiques. Les rois, comme Schah-Abbas, assistaient aux solennités du haut d'une porte immense, appelée Aly-Kapy. C'est un belvédère de dimensions colossales, où pouvaient tenir toute la cour, les grands officiers, les grands moullahs, les envoyés étrangers, les chefs des tribus nomades.

De cette vaste tribune on découvre non seulement la cité, mais toute la campagne aux environs. C'est d'un aspect grandiose. Rien ne m'étonna autant, parmi les tableaux et les objets variés qui s'étendaient de toutes parts, que de voir, autour du dôme de la mosquée royale, certains grands échafaudages qui y avaient été attachés. L'explication qu'on m'en fit acheva de me confondre. Le roi a ordonné, il y a plusieurs années, de réparer cette mosquée et de lui rendre sa magnificence première. C'était la seule fois où l'on eût parlé

de restaurer des monuments, et c'est une pensée qui fait d'autant plus d'honneur au roi, qu'elle est tout à fait nouvelle dans son pays. Mais, malheureusement, l'exécution rentrait un peu trop dans les habitudes nationales. Les mandataires royaux avaient bien fait élever des échafaudages, mais on ne travaillait pas ; seulement on touchait régulièrement les sommes allouées. Probablement on les touche encore et on les touchera longtemps après que la mosquée n'existera plus.

Les palais d'Ispahan ont été décrits trop de fois pour que j'y revienne. Je remarquerai seulement que le Tchéhèl-Soutoun, ou les Quarante-Colonnes, un des plus anciens et des plus splendides, est doublement intéressant comme offrant les exemple les plus frappants de l'appropriation du goût chinois à l'ornementation persane, et contenant les peintures les plus remarquables qu'on puisse voir en Perse. Sur le premier point, il y a beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'art à observer comment les artistes des Sэфévys s'y sont pris pour associer des motifs d'architecture et un certain style d'arabesques empruntés au palais de Nanking, avec ce que la haute antiquité leur avait traditionnellement livré de sujets assyriens et perses. L'effet en est extrêmement riche et heureux et, c'est là qu'on peut s'assurer plus pleinement qu'ailleurs de cette grande vérité, qu'en fait d'art, les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais qu'ils ont su tout prendre, tout garder, ne rien oublier, et fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié, qu'il a l'air de leur appartenir, et qu'on en jurerait, si l'analyse ne venait démontrer le contraire. Ce que les Persans ont possédé au plus haut degré, c'est l'esprit de compréhension, la puissance de comparaison, et une sorte de critique qui leur a permis de combiner avec bonheur des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres. Je suis persuadé que c'est en étudiant les procédés de l'art persan que l'on arrivera à comprendre beaucoup de choses encore aujourd'hui parfaitement inconnues en ces matières. En se plaçant sur ce terrain, on pourra pénétrer bien des mystères de l'origine de l'art byzantin et de l'art sarrasin. La Perse est comme un foyer où les idées et les inventions des pays et des pensées les plus lointains sont venues se confondre. A lui seul, le Tchéhèl-Soutoun me paraît fournir bien des révélations.

Pour ce qui est de la peinture, les grandes fresques murales qu'on y remarque, et qui représentent surtout des batailles, sont d'une beauté incontestable comme couleur. Pour le dessin et l'agencement des figures, c'est à peu près complètement le style de nos plus

anciennes tapisseries, ou, pour mieux dire, nos plus anciennes tapisseries se sont faites d'après ce style-là. J'en verrais volontiers la source dans les œuvres de la basse époque sassanide. Ce temps a encore un droit de paternité sur ce travail maigre et sec, mais de paternité malheureusement éloignée, et jamais, depuis le III^e siècle de notre ère, on n'a revu dans l'Asie centrale les œuvres grandioses et magnifiques qui ont illustré le règne des premiers descendants d'Ardeschyr. Telles qu'elles sont, cependant, les peintures du Tchéhèl-Soutoun ne sont pas méprisables, et on en tiendra grand compte lorsqu'on aura compris à quel point l'histoire de l'art asiatique, et je dis l'histoire moderne, tout autant que l'histoire antique, est indispensable et de première nécessité pour l'histoire de l'art européen.

Toujours au point de vue critique, je signalerai encore à Ispahan un petit palais, qui emprunte à la date de sa construction un intérêt particulier. Ce palais est moderne. Il existe dans le Tchéhar-Bâgh depuis une quinzaine d'années environ ; et c'est un vrai bijou. Il contient une salle carrée, éclairée par en haut, formée d'une galerie circulaire soutenue par des colonnes plaquées de miroirs ajustés en losanges, ayant au centre un bassin d'albâtre oriental garni d'une quantité de jets d'eau à filets très minces, et le tout orné des peintures, des sculptures en bois, des émaux ordinaires. Dans le plan, cet édifice est irréprochable. Il reproduit les meilleurs modèles du XVI^e et du XVII^e siècle, qui sont restés les prototypes de l'art national. Seulement, dans l'exécution des détails, on sent partout que les constructeurs du palais n'ont eu à leur disposition que des ouvriers adroits, et point d'artistes véritables. La faute en est à la pauvreté actuelle du pays, qui ne permet pas souvent d'entreprendre rien de semblable. Il en résulte que peu de gens habiles peuvent se former, faute d'occasions. Mais le seul fait que, de nos jours, on a pu imaginer et créer cette jolie résidence, prouve suffisamment que le goût n'est pas mort, et que, si la situation présente se soutient et que les fortunes puissent suivre le mouvement ascendant qu'on remarque en toutes choses, dans une cinquantaine d'années les bons artistes auront reparu, si toutefois la rage de l'imitation européenne et d'avoir des appartements soi-disant à notre mode ne vient pas tout gâter, ce dont il ne faudrait pas jurer.

Nous ne fûmes pas tellement absorbés par l'admiration du Tchéhar-Bâgh que nous ne prissions aussi le temps d'aller à Djoulfâ. Nous avons des raisons de premier ordre pour visiter ce faubourg où Schah-Abbas le Grand avait établi les Arméniens attirés par lui en

Perse et auxquels il accorda de grands privilèges. Nous devons rendre nos devoirs à Mgr Tylkyan et également au délégué du patriarche schismatique.

Nous passâmes donc le pont du Zend-è-Roud avec lequel nous avions déjà fait connaissance à notre arrivée, et nous nous rendîmes dans l'ancien couvent des jésuites français. Le gouvernement des Séfévys avait été très généreux à l'égard de ces missionnaires. Il leur avait accordé des maisons et des jardins où les bons pères pratiquaient, avec leur intelligence ordinaire, d'excellentes méthodes de culture. Quand les malheurs qui ont accablé la Perse pendant le siècle dernier se furent déchaînés sur Ispahan, la mission en souffrit naturellement. Son influence fut perdue. Le désordre du temps rendait sa situation difficile ; elle cessa de se recruter. D'autre part, la population chrétienne qui l'entourait, et qui était uniquement composé d'Arméniens, fut dispersée. Tout périt. L'établissement fondé avec tant de peine disparut. Mais l'équité veut aussi qu'on remarque bien que les musulmans ne souffraient pas moins que les chrétiens au milieu de cette épouvantable anarchie, et, si Djoulfâ était frappé, Ispahan n'était pas en meilleur état. Enfin, la dynastie actuelle rétablit la paix, et, avec la paix, les envoyés de la propagande revinrent. Ils retrouvèrent les biens des jésuites. On les leur laissa prendre sans difficulté. Un petit troupeau assez faible se reforma autour d'eux et, aujourd'hui, ils végètent fort pauvres, mais tout à fait libres. Ce sont, comme je l'ai dit, des Arméniens catholiques ne sachant aucune langue européenne. Ils ignorent même le persan, et communiquent avec les autorités locales au moyen du turc. J'ai vu, entre leurs mains, l'ancienne bibliothèque des pères jésuites, qui m'a semblé intéressante, et j'ai regretté que le temps m'ait manqué pour la visiter en détail. Je dois avouer, à ma honte, que mes vénérables conducteurs ne paraissaient pas fort tranquilles sur mes intentions et désiraient visiblement que j'abrégasse mon séjour dans ce sanctuaire mystérieux. Ils ne savaient pas ce que contenaient ces volumes rangés sur leurs tablettes depuis tant d'années sans que personne les eût jamais ouverts, mais ils se considéraient comme responsables du dépôt et n'aimaient pas à le laisser voir.

Je trouvai dans cette bibliothèque, une inscription d'un genre assez inattendu. Sur le chambranle d'une porte était écrit au crayon : *Dargout, l'ami du genre humain, vive la République !* C'est tout ce qui reste désormais d'un original de l'espèce la plus rare et dont j'ai souvent entendu parler en Asie. Il mérite au moins ici quelques lignes.

Ce Dargout se donnait pour officier français. Peut-être l'avait-il été ; peut-être était-ce un rêve de son imagination. Il a fait deux ou trois fois le voyage de Constantinople jusqu'à l'Inde, par terre, et il en est revenu de même. Il n'exerçait absolument aucune profession, n'avait, le plus ordinairement, aucun bagage ; tout son avoir se bornait à un sabre et à un flageolet. Il était la terreur de tous les consulats, où on ne le connaissait que trop. Aussitôt qu'il arrivait dans une ville, il s'établissait familièrement chez les résidents européens, ne faisant aucune concession qui eût pu le faire accuser de flatterie. Il se piquait, au contraire, de juger avec une franchise souvent très sévère les souverains, les gouvernements et les nations de ceux auxquels il s'imposait, et s'abandonnait sans scrupule à toutes ses fantaisies. Pour peu de chose il se déclarait insulté et tirait son sabre.

Quand il daignait quitter quelques instants la maison, il allait se promener dans le bazar où il regardait tout le monde d'un air de profond mépris. De temps à autre, il lui prenait une lubie, il s'approchait d'une femme indigène, levait son voile, malgré les cris de détresse de la victime et, après l'avoir regardée bien à son aise, la déclarait laide et continuait sa promenade, les mains derrière le dos, et sans répondre un seul mot aux vociférations du public, qu'il ne semblait pas même entendre. Il ne savait pas un mot de turc, d'arabe ni de persan, et ne parlait que le français du faubourg Saint-Antoine.

□ Pour se débarrasser le plus promptement possible d'un tel visiteur, on s'empressait de faire une souscription qui lui permît d'aller plus loin. Mais ce moyen ne réussissait pas toujours immédiatement. Il lui arriva une fois, à Constantinople, après avoir reçu les adieux empressés des donataires, de se sentir ému de l'estime qu'on lui témoignait et de s'obstiner à en marquer sa reconnaissance par une invitation générale à dîner.

Le lendemain donc, à l'auberge désignée, les convives réunis virent arriver l'amphitryon en grand costume. Il s'était procuré un habit brodé, un chapeau galonné, des épaulettes de général, et traînait majestueusement son inséparable sabre. Dès le premier service, il était dans un état de surexcitation des plus menaçants. Vers le milieu du repas, on voulut s'esquiver. Dargout, pour retenir son monde, mit flamberge au vent. L'assemblée se précipita vers la porte ; le maître du logis et ses garçons, entendant le tapage, accoururent, et le héros de la journée, s'imaginant qu'il allait soutenir un siège, en appela à l'honneur de la France, entonna la *Marseillaise*, et au moyen de la table et des chaises se barricada dans un coin. Resté maître du champ

de bataille, il ôta son habit, ses épaulettes et son chapeau, les réunit en tas et y mit le feu, pour en faire, criait-il par la fenêtre, une offrande à la patrie.

Le lendemain, il s'en alla tranquillement, et on fut plusieurs années sans le revoir. C'est ainsi que, toujours de belle humeur, dans la plus profonde misère et ne s'en apercevant pas, il traversa la Perse orientale, l'Afghanistan, le Pendjab, le Moultan. On n'a jamais su et on ne saura jamais comment il vécut pendant ces pérégrinations dans des pays où il n'y avait pas un seul Européen, et où il ne devait être compris de qui que ce soit. Il n'a donné aucun éclaircissement à cet égard. Peut-être même ne s'est-il pas aperçu du chemin qu'il faisait, ni des peuples au milieu desquels il vivait. Le côté merveilleux de cette histoire, c'est que l'habitude prise de s'abandonner à toutes ses fantaisies même les plus dangereuses, comme celles de mettre la main sur le voile des femmes, ne lui ait pas coûté la vie dès son début. Probablement il eut de méchantes affaires et par miracle s'en tira ; mais il ne parlait pas plus de ses exploits que du reste, et sa conversation se composait de perpétuelles effusions lyriques. Sa passion dominante, avec l'eau-de-vie, était de se battre.

Bien qu'il eût une antipathie toute particulière pour les Anglais, auxquels il ne pardonnait pas, disait-il, la trahison de Waterloo, il lui est arrivé de servir avec eux dans l'Inde comme volontaire. Enfin, il tomba malade à Basra et y mourut au moment où il allait pénétrer en Arabie.

Il n'y a pas à douter que ce bizarre voyageur ne fût plus d'à moitié fou, et c'est là probablement ce qui l'aura sauvé en maintes occasions de l'indignation que pouvait soulever le laisser-aller de sa conduite dans l'esprit des indigènes. Mais puisque je suis sur ce chapitre, je vais parler de quelques personnes qui ont aussi voyagé longtemps dans l'Asie centrale, et d'une façon également très excentrique.

L'un était encore un Français, pharmacien de son état et aussi poltron que Dargout était brave. Il jouissait de toute sa raison. Il était d'une santé faible, toujours malade, toujours se plaignant, assez voleur et fort avide. Il avait apparu un beau jour à Téhéran, venant de Kélat, par Kerman et Yezd. Or, Kélat est un point voisin du Scyndhy, d'où jamais un Européen n'est sorti et où il est très difficile d'arriver. On n'imagine pas par quelle suite d'aventures extraordinaires un garçon pharmacien français avait pu faire de Kélat son point de départ. Il était

extrêmement discret sur sa vie antérieure. Téhéran ne le posséda pas longtemps.

Ayant voulu gagner Constantinople, il mourut en route.

L'autre était une femme, née en Styrie. Elle était cuisinière et aussi sage-femme, je crois, mais surtout elle était commerçante et faisait un peu l'usure. Elle a parcouru quatre ou cinq fois toute seule la route de Constantinople à Téhéran, logeant avec les muletiers, couchant sur la terre nue ou dans les caravansérails, et se mettant en voyage tout aussi facilement en plein hiver que par les plus grandes ardeurs de l'été. Jamais physionomie n'a mieux ni plus complètement atteint à l'idéal des sorcières de Macbeth. La poussière des plus sordides logis asiatiques s'était calcinée sur sa peau, et, certainement, son jupon rugueux aurait pu représenter encore les taches de boue qui s'y étaient incrustées dix ans auparavant. Cependant, c'était une personne intelligente, parlant indifféremment le turc, le persan, l'allemand, l'italien et le français ; très âpre au gain, mais passionnée, avant tout, pour la vie aventureuse. Je l'ai vue arriver à Téhéran avec deux ou trois charges de menus objets d'Europe, petits couteaux, boîtes de sardines, huile d'olives, étoffes communes dont elle faisait bon commerce. Elle a bien voulu me donner un volume qu'elle venait justement de faire imprimer à Trieste et qui contenait l'histoire de sa vie. Mais ce qui est assez ordinaire en pareil cas, cet ouvrage n'a pas l'intérêt qu'on serait en droit d'en attendre. La brave Styrienne n'a pas compris elle-même le côté vraiment curieux de son existence. Sa grande préoccupation dans son livre, écrit d'un style très prétentieux, est de prouver au monde qu'elle a toujours servi Dieu dévotement, et, à travers mille périls, conservé intacte sa vertu.

Quels récits intéressants ne devrait-on pas attendre de tous ces gens à cerveaux exaltés ou détraqués quittant l'Europe pour aller courir l'Asie, s'ils savaient comprendre et décrire de si bizarres escapades aussi bien que les faire ! Mais, difficilement, on est tout à la fois le héros et le poète. Je viens de citer trois de ces personnages. Il y en a bien d'autres. J'ai parlé ailleurs de nos soldats d'Afrique, qui s'en vont accomplir innocemment le pèlerinage de La Mecque, c'est-à-dire une des expéditions les plus périlleuses qu'un Européen puisse réaliser. Il y a des douzaines de ces aventuriers qui pénètrent partout, voient des choses qu'on ne verra jamais et n'en disent mot ; la plupart du temps ne comprenant rien à ce qu'ils ont vu. Quelques-uns d'entre eux sont cependant au-dessus du commun. Tel était un certain individu qui, à la fin du siècle dernier, se présenta à Bombay, chez le

chef de la présidence. Il fut accueilli avec la courtoisie coloniale et les égards qui semblaient commandés par des manières et un langage d'homme bien élevé. Il parlait l'anglais assez purement et encore mieux le français et l'italien. Dans le courant de la conversation, il lui échappa de dire qu'il était venu par terre, depuis Constantinople. L'étonnement fut général ; on le fit répéter, et on lui avoua que la chose paraissait incroyable. « Oh ! répondit-il, je ne portais pas comme aujourd'hui l'habit européen ; j'étais déguisé. — Déguisé ! s'écria-t-on, mais le moyen qu'un Européen se déguise de façon à passer pour un natif ? » Devant des dénégations si unanimes, le voyageur garda le silence, et, sa visite faite, se retira.

Il n'y avait pas une heure qu'il était parti qu'un bruit épouvantable se fit entendre à la porte de la rue. Des cris aigus et lamentables s'élevaient au-dessus des clameurs des cipayes et des domestiques. Enfin, comme le tumulte allait croissant, le Président appela pour savoir ce que c'était. Ses gens lui dirent qu'un yoghy, pénitent mendiant, voulait à toute force entrer, soutenant qu'il avait besoin de parler à Son Excellence, et qu'on n'avait pas cru devoir le laisser pénétrer dans le palais. Mais le Président impatienté, et voulant en finir, donna l'ordre de lui amener le tapageur. Il vit alors un homme à demi nu, d'une maigreur effrayante, les yeux ardents, les cheveux flamboyants, criant, hurlant, se roulant par terre, et récitant avec la volubilité ordinaire aux faghys la série d'invocations et de prières qui est comme leur rituel. Le magistrat lui imposa silence, et, quand il eut réussi avec beaucoup de peine à le calmer, lui demanda ce qu'il voulait : « Je veux, répondit le pénitent indien, que lorsque je vous affirme que je suis venu de Constantinople ici, déguisé, vous me fassiez l'honneur de me croire. »

Cet original a laissé beaucoup de souvenirs en Asie ; il parlait toutes les langues usitées entre l'Inde et la Méditerranée avec une perfection qui ne permettait pas de le prendre pour un étranger ; on n'a jamais su quelle était réellement sa patrie ; quelquefois il lui a plu de se dire Français ; on a prétendu qu'il était Grec ou Polonais. Il ne paraît pas qu'il ait jamais rien fait des beaux talents que la nature lui avait départis ; il n'a pas écrit une ligne de ses voyages, et il est mort on ne sait où et on ne sait quand.

Enfin, pour terminer, pendant l'expédition du général Williams dans la Susiane, une nuit qu'on levait le camp, et que déjà on avait mis le feu aux huttes de roseaux, où s'étaient abrités pendant plusieurs jours les gens de la caravane, un des compagnons du général vit dans

l'obscurité s'approcher de lui deux hommes, fort mal vêtus, mais à l'euro péenne, portant, pour toute arme, le bâton terminé par une boule de bitume, massue du pays. Un de ces hommes dit en français : « permettez-moi, monsieur, de vous demander l'hospitalité. »

Son interlocuteur, étonné d'une telle rencontre, lui montra, d'une part, les mulets chargés qui s'éloignaient dans l'obscurité, emportant les tentes, et, de l'autre, les cabanes des domestiques qui brûlaient. « C'est fâcheux », dit philosophiquement le voyageur. On lui demanda d'où il venait, et comment il traversait ainsi le pays ; il répondit qu'il arrivait des bords du Tigre ; qu'à la vérité, il ne savait pas la langue : « Mais voilà, dit-il en désignant son compagnon, voilà monsieur, qui est mon ami et qui la sait. »

Là-dessus on se sépara. Quels étaient ces promeneurs ? Que faisaient-ils dans une contrée où ne pénètrent pas d'ordinaire les Européens ? Où allaient-ils ? C'est ce qu'on ne sut jamais. Ils avaient apparu comme des fantômes, à peine entrevus dans l'ombre, et disparurent de même.

Mais en voilà assez sur ce sujet, qui m'attache et m'intéresse malgré moi. Dans ce pays de mystères et de secrets, il me parut si bizarre de voir se glisser des existences européennes, non moins mystérieuses, non moins secrètes, que je n'ai pu m'empêcher d'en dire quelques mots.

Tchéragh-Aly-Khan et notre mehmandar nous annoncèrent qu'ils voulaient nous donner un dîner ; mais pour nous éviter la gêne des habitudes persanes, trop nouvelles pour nous, ils avaient l'intention de se régler sur notre mode. La chose convenue ainsi, on dressa le couvert au milieu du talar de notre palais. Bien qu'il dût y avoir une vingtaine de convives, la longue table se perdait dans l'immense espace. Comme d'ordinaire, le devant du théâtre était ouvert, soutenu par deux hautes colonnes peintes de couleurs vives ; le grand voile d'usage, blanc, à dessins noirs, s'étendait en abat-jour sur la partie du jardin la plus rapprochée. ; nous avions vue sur un grand bassin d'eau courante et sur des massifs de platanes ; de nombreux serviteurs bigarrés, vêtus, armés chacun suivant son caprice, et quelques-uns portant un arsenal complet, se tenaient par groupes au bas de la terrasse, ou circulaient dans le talar avec les plats, les kalians, ou bien servant.

La table avait été arrangée, avec l'aide de nos domestiques européens, un peu à la mode d'Europe, beaucoup à la façon persane :

la ligne du milieu était occupée par une forêt de vases, de coupes, de bols de cristal bleu, blanc, jaune, rouge, remplis de fleurs ; il y avait des fleurs partout ; il y en avait à profusion. Pour nous, cet amoncellement de couleurs variées et désordonnées était un peu nouveau, mais non sans élégance ; pour nos hôtes, la nouveauté consistait dans les cuillers et les fourchettes qui les attendaient et dont ils allaient faire l'épreuve. Ce dîner fut très amusant : j'avais à côté de moi deux Persans, un frère d'Aly-Khan et un Ispahany ; ils s'escriaient de leur mieux à saisir, quelque chose dans leur assiette avec les instruments inconnus dont on les avait gratifiés, et se complimentaient mutuellement lorsqu'ils avaient réussi à porter un morceau à leur bouche sans se piquer, ou même en se piquant. Ainsi que le prescrivait les lois de la politesse, ils s'exclamaient à qui mieux mieux sur les avantages de notre méthode, sur ses mérites infinis, et sur la facilité avec laquelle ils la pratiquaient. Certains mets leur paraissaient surtout excellents, et parmi ceux-ci ils remarquèrent la moutarde : l'un d'eux en remplit son assiette et déclara qu'il n'avait jamais rien mangé de si bon. Comme, en somme, leur dîner se passait en une sorte de gymnastique qui ne devait pas les nourrir beaucoup, je les engageai tout bas à ne pas pousser la politesse plus loin et à se servir à leur guise, pour ne pas sortir de table affamés ; ils firent beaucoup de façons, mais enfin ils adoptèrent un moyen terme : tenant de la main gauche leur fourchette en l'air, ils saisirent les morceaux avec la main droite, et remarquèrent que de même que la France et la Perse ne pouvaient que gagner à leur mutuelle amitié et à leur union, de même, en combinant les deux manières de procéder, on arrivait à la perfection. Ce qui est certain, c'est qu'ils dînèrent.

Au milieu du repas, on entendit un bruit argentin comme celui de petites sonnettes, et l'on vit entrer quatre jeunes garçons, habillés en femmes, avec des robes roses et bleues semées d'oripeaux ; c'étaient des danseurs : ils portaient les cheveux longs, tombant sur les épaules et couverts de ces petites calottes dorées, appelées *araktjyns*, qu'on peut voir sur toutes les peintures persanes à sujets féminins. Ces danseurs n'étaient pas très habiles, sans doute ; mais je n'avais pas de point de comparaison, et ce spectacle me parut très intéressant. On peut dire des Asiatiques, en général, qu'ils sont gracieux dans leurs mouvements. Pour les Persans surtout, c'est vrai, et particulièrement chez les enfants. Une des danses qu'on exécuta s'appelle la *hératy*, et s'accompagne d'un air portant le même nom et qui a beaucoup d'agrément ; les musiciens, suivant l'usage, s'étaient assis par terre, dans un coin ; l'un jouait d'une espèce de mandoline appelée *târ*,

l'autre du dombeck, ou petit tambour à main, enfin un troisième du centour, instrument qui consiste en une série de cordes ajustées sur une table, et d'où l'on tire avec de petites baguettes des sons assez semblable à ceux de la harpe. Après la *hératy*, ce que nous vîmes de mieux, c'est une sorte de pantomime rythmée, qu'on pourrait intituler *la Journée d'une élégante*. La jeune femme débute par se quereller avec son mari, puis elle a de l'humeur, puis elle boude, puis elle s'habille pour sortir, puis elle entre chez une de ses amies, à qui elle rend visite. On peut deviner que c'était un thème à déployer beaucoup de coquetterie d'allures et de gentillesse. Le jeune danseur, chargé de ce rôle, ne s'en tira pas trop ma.

Après les danseurs vinrent les farces. Une troupe de comédiens joua des scènes populaires en patois d'Ispahan. On fut obligé de corriger et d'abrégé beaucoup, car ces espèces de saynètes, qui représentent d'ordinaire les ruses des moullahs, les concussions des juges, les perfidies des femmes, les coquinerie des marchands et les querelles de la canaille, sont composées avec une verve qui ne ménage rien et que rien n'arrête. Je doute que les tréteaux de Tabarin aient approché de cette liberté, et les plus virulents chapitres de Rabelais sont de l'eau de rose en comparaison. Cette fois, Tchéragh-Aly-Khan ne permit pas à la vivacité des acteurs de se donner carrière, et lorsqu'il les voyait s'échauffer et s'animer un peu, il intervenait ; de sorte que tout resta dans les limites de la convenance. En somme, la soirée fut charmante, et nous fûmes très satisfaits du dîner et du divertissement persans.

Les habitants d'Ispahan, sans être tout à fait aussi mal famés que les Schyrazys, ne jouissent pas non plus d'une réputation très brillante. On dit la lie du peuple de cette ville une des plus mauvaises de l'empire. Elle fournit à toutes les autres cités les plus rusés et les plus voleurs des courtiers. Pour exprimer leur opinion sur ce sujet, les Persans rapportent un *hadys*, une tradition sacrée dont l'authenticité n'est pas d'ailleurs à l'abri de toute critique. Son Altesse le Prophète, racontent-ils (Que le salut de Dieu soit en lui et qu'il soit exalté !), dit un jour : « O Seigneur du monde, faites que Bahreyn soit ruiné et qu'Ispahan prospère. » Il indiquait par là que Bahreyn étant une ville habitée par des gens bons et vertueux, il était à souhaiter qu'elle disparût pour que sa population se répandît dans le reste de l'univers et y portât l'exemple et la contagion de ses mérites. Mais Ispahan, au contraire, laissant beaucoup à désirer, quant aux qualités de ses

habitants, il était bon que ceux-ci se confinassent chez eux, et, contents de leur prospérité, n'allassent pas troubler le monde.

Comme dans tous les dictons, il faut accorder une grande part d'imagination à cette histoire. Je la rapporte pour montrer que si, en quelques circonstances politiques, comme, par exemple, à la mort du roi Feth-Aly-Schah, les Ispahanys se sont montrés un peu tapageurs, l'opinion de leurs concitoyens leur en a tenu compte. Pour être juste, il faut ajouter aussi que, dans ces occasions, la partie la plus considérable de la population ne prend aucune part au tumulte et en souffre beaucoup. Il y a à Ispahan beaucoup de gens instruits dans tous les genres, des marchands riches ou aisés, des propriétaires qui vivent en rentiers et ne recherchent pas les emplois publics, enfin tout un fond d'existences calmes, tranquilles et honnêtes, qui est comme le reflet de l'ancienne splendeur de la capitale des Séfévys. A beaucoup, d'égards, mais en plus grand, je crois que l'on pourrait comparer Ispahan à Versailles.

Je garde à cette cité déchuée un très tendre souvenir. Elle n'est pas belle comme Le Caire, mais délicieuse comme un rêve, et, si elle n'a pas le sérieux et la majesté grave d'une ville construite en pierres de taille, il faut convenir que ses immenses édifices peints, dorés, couverts d'émaux, ses murs bleus ou à grands ramages, qui reflètent les rayons du soleil, ses vastes bazars, ses jardins immenses, ses platanes, ses roses, en font le triomphe de l'élégant et le modèle du joli. Versailles, dont je parlais tout à l'heure, a vu bâtir son palais dans la pensée d'imiter les jardins d'Armide. La poésie un peu prétentieuse du Tasse avait déteint sur l'imagination des fondateurs. Ispahan n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées.

Chapitre 11

D'Ispahan à Téhéran (suite)

Il n'est jamais agréable de laisser un lieu où l'on est bien, mais il est plus désagréable encore de passer de ce bon logis dans un autre plus mauvais. En quittant Ispahan, nous allions constater par nous-

mêmes la distance qui sépare les monuments de sa grandeur des ruines de sa décadence.

Le jour de notre départ nous ne fîmes que trois heures, de marche, d'après le principe immuable qu'on ne doit jamais s'éloigner beaucoup au premier début d'un voyage. Nous ne sortîmes pas des décombres, d'abord décombres des vastes quartiers abandonnés, ensuite des faubourgs, enfin décombres de la banlieue. Nous nous serions passés de cette démonstration matérielle et obstinée de l'ancienne grandeur d'Ispahan. Mais il fallut bon gré mal gré en épuiser toute la force. Il avait plu quelque peu les jours précédents, et à la pluie succédait un vent d'une force extrême et on ne peut plus fatigant. Nous avions de l'humeur et regrets nos loisirs de l'Imaret-è-Sadr. L'aspect de notre campement ne nous consola pas. Nos tentes avaient été dressées à la hâte sur un sol argileux provenant de ruines ; ce lieu désolé s'appelle Gyaz. La plupart de nos domestiques natifs n'étaient pas arrivés, s'étant attardés à Ispahan, et ne nous rejoignirent que dans la nuit. Le dîner se fit beaucoup attendre, et il fallut le prendre tel qu'on put le fournir, c'est-à-dire très cénobitique. Devant tous ces malheurs accumulés, les esprits se ranimèrent, et on oublia le bien-être passé pour supporter avec héroïsme le malheur présent.

Cette force d'âme ne toucha pas encore la destinée. La marche du lendemain fut aussi peu attrayante que celle de la veille. Jamais je n'ai vu désert si laid. Le ciel était couvert et le vent du sud-est qui nous poursuivait ne nous laissait ni la liberté de parier sans étouffer, ni la possibilité de nous entendre. Nous eûmes donc cinq heures de route fort désagréables. La nuit le fut plus encore. L'air s'était si singulièrement rafraîchi sur les hauteurs où nous nous trouvions, qu'enveloppés dans des couvertures de laine et des vêtements ouatés, nous étions transis de froid ; pour comble d'agrément, le vent, ayant redoublé de furie, faisait un vacarme tel sous les tentes que nous nous attendions à chaque instant à les voir emportées. Ce qui ne se réalisa pas pour nous arriva à nos Kavas arabes. Au petit jour, leur abri leur tomba sur la tête et on les tira avec peine de dessous l'amas de toile qui les étouffait. Pour s'habiller, il fallut poursuivre dans la plaine les vêtements dont le vent s'était emparé. Un des membres de la caravane fit le bonheur général par son obstination à rattraper à la course un faux col que l'aquilon ne voulait pas lui rendre.

Décidément, il faisait moins que chaud, même de jour. Nous étions transportés soudainement dans un climat du Nord. Il n'y avait pas d'ailleurs trop à s'en plaindre. Les chevaux n'en marchaient que

mieux. Après six heures, nous arrivâmes à Soûu et nous nous aperçûmes tout d'abord que notre veine d'infortune était épuisée pour quelque temps. C'est une charmante petite ville, avec des constructions à plusieurs étages et un beau caravansérail. Le pays est très cultivé et très boisé. Je gravis une côte couverte d'arbres et de buissons qui me rappela un peu Wiesbaden. Au sommet m'apparut un imam-zadèh dont le dôme était couvert d'émail bleu et autour duquel tournait un beau, grand, clair et large ruisseau où se pressait une foule de gros poissons très peu timides et qui accoururent à moi quand je m'arrêtai sur le bord de leur domaine. Aussitôt, d'une espèce de ferme, à côté de l'imam-zâdèh, sortirent un jeune homme et une vieille femme. Ils me saluèrent avec politesse et m'invitèrent à m'asseoir chez eux en m'offrant du lait, du pain et des fruits. Ils me racontèrent que ces poissons si sociables appartenaient au Saint et qu'on n'y touchait jamais. Le jeune homme était, lui, le *moutevelly* ou gardien du monument sacré, et, parmi ses obligations, était celle de nourrir ces poissons. Il s'acquittait sans doute avec conscience de ce devoir, car ses pensionnaires avaient la meilleure mine du monde. Je trouvai l'endroit si charmant et ces gens si aimables que je redescendis au camp et leur ramenai des hôtes. Nous nous installâmes sur l'herbe. Nos braves ermites nous donnèrent tout ce qu'ils avaient et nous firent une foule de questions sur les habitudes, les mœurs et les façons d'agir des animaux de notre espèce. Cependant quelques autres personnes, des paysans, s'étaient approchées et prenaient part à l'entretien avec cette discrétion enjouée et respectueuse que l'on trouve en Perse dans toutes les classes. Un jeune derviche, portant une ceinture en cuivre en forme de serpents enlacés, s'avança, salua et offrit un bouquet à la *khanum*, à la dame, en l'accompagnant d'un compliment. Bref, nous passâmes là une heure charmante, et, quand nous nous séparâmes de cette compagnie improvisée, chacun des membres insista pour que nous nous promissions de revenir, ce qui était difficile.

Rentrés au camp, nous nous aperçûmes que dans leur admiration exagérée pour la fraîcheur, nos ferrachs avalent vaillamment planté nos tentes au milieu d'un marais, de sorte que pour circuler autour de nos tapis nous avions de l'eau jusqu'à la cheville ; c'est, au jugement des Persans, le *nec plus ultra* du bien. Nous trouvâmes cela trop bien et trop attirant pour la fièvre, et nous voulûmes un autre endroit. On ne trouva qu'un cimetière et nos lits furent mis sur des tombes. Il n'y avait pas à choisir ; la journée était déjà avancée lorsqu'on fit cette installation, et la recommencer encore était impossible. Seulement, nous nous demandions par quel motif on nous tenait ainsi tout contre

la porte de la ville quand la plaine était si vaste. Nous fûmes un peu plus surpris de voir s'établir autour de notre camp et très près de nos tentes une haie de paysans, chargés de nous garder. A la vérité, tous les soirs, on nous donnait de pareilles sentinelles. L'institution, en elle-même, est excellente. Dans des cas comme le nôtre, le mehmandar ou tout autre officier ayant mission du gouvernement somme les chefs de village de fournir un nombre suffisant d'hommes du pays pour veiller autour des voyageurs et des bagages. S'il arrive quelque mal aux uns où s'il manque quelque chose aux autres, le village en répond. Nous avions eu toujours des paysans pour nous garder, mais une douzaine suffisait, quatre auprès des ballots, quatre avec les chevaux, quatre à nos tentes : nous n'en avions jamais eu beaucoup plus. Cette fois-ci c'était une armée. Tout ce monde s'installa à la manière accoutumée, c'est-à-dire que deux par deux, les gardes se creusèrent un trou dans le sable et s'y accroupirent à l'abri du vent ; de trois, en trois pas nous fûmes ainsi entourés d'une série de trous de garde ; nous laissâmes faire, mais nous ne comprenions rien à ce zèle exagéré.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche pour gagner Kohroud, et nous nous aperçûmes bientôt qu'Aly-Khan faisait montre d'un grand talent stratégique. Les coteaux, à droite et à gauche de notre troupe, étaient couverts de vedettes, et nous voyions nos ghoulams lancés au galop, le fusil à la main, monter et descendre les côtes, s'arrêter, regarder à l'horizon, revenir, courir, enfin donner toutes les marques de guerriers qui ne veulent pas se laisser surprendre.

Presque au sortir de Soûu, nous rencontrâmes la grande caravane d'Ispahan à Téhéran qui, changeant ses allures ordinaires, celle d'une sage lenteur, se mit à notre pas et ne nous quitta plus. Tout cela était irrégulier et avait besoin d'explications. Voici ce qui arrivait.

Le gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan, avait reçu l'annonce de son rappel. Il allait quitter sa ville, et ses bagages, confiés à la caravane, avaient été expédiés sur Téhéran. Mais, à peine parvenue à Gyat, cette caravane avait appris que deux cents cavaliers bakhtyarys s'étaient réunis dans la montagne pour fêter les bonnes prises que le ciel leur adressait : d'une part, un envoyé européen avec des caisses de cadeaux destinés au roi... et l'imagination, Dieu merci, pouvait se donner carrière sur la richesse de ce contenu ! et de l'autre, les dépouilles du gouverneur d'Ispahan, sans compter les menus suffrages représentés par les biens des marchands de la caravane. Notre mehmandar, heureusement, avait été également prévenu, et

c'était là le motif de ses préparatifs militaires. A Soûu, on avait craint d'être attaqué la nuit, et l'on avait retenu le matériel dès tentes afin de tout escorter ensemble ; sur la route, même de jour, on redoutait une embuscade. Enfin, nous arrivâmes à Kohroud sans avoir vu l'ennemi. Les Bakhtyarys, informés de la bonne tenue de notre monde, reconnurent que l'affaire pourrait être plus chaude que fructueuse, et s'en retournèrent chez eux. Une fois à Kohroud, il n'y avait plus de risques à courir ; on se trouvait hors du rayon de leurs courses.

Le pays que nous traversâmes avait été réellement créé par la nature pour les expéditions du genre de celle dont nous avions été menacés. Ce n'est que défilés, descentes, montées, passages rudes et étroits. Plusieurs fois, nous nous trouvâmes mêlés aux gens de la caravane, qui croyaient ne pouvoir se tenir trop près de nous. On y voyait des moullahs sur des ânes, des femmes voilées dans des paniers, des marchands, des gens de toute sorte sur leurs chevaux. Pendant ce temps, et malgré la gravité des circonstances, Aly-Khan chassait au faucon, ce qui était aussi une manière d'observer le terrain. Il prit quelques perdrix. Nous mîmes pied à terre et nous fîmes une partie du chemin en marchant, remarquant et cueillant au milieu des rochers et des pierres de la route toutes sortes d'herbes et de plantes aromatiques. Nous avions avec nous un enfant arabe d'une dizaine d'années, Azoub, joli et bien élevé, fils d'un négociant de Bagdad. Il donnait la main à ma fille, l'aidait dans les petites difficultés du chemin, en cherchant à causer avec elle. C'étaient des mots français coupant des phrases arabes, et des rires d'oiseaux connus des enfants de tous les pays. Ainsi nous arrivâmes à Kohroud.

Toute cette journée avait été très fraîche. Le difficile était de se figurer qu'on fût en Perse et à la fin de juin. La contrée, bien boisée, présentait aux regards de verts gazons, de grandes herbes, des pâturages, des sentiers perdus entre les murs de pierres des héritages, des châtaigniers et des noyers superbes. Rien ne rappelait l'Asie dans ce paysage. Un poète d'Occident aurait pu y placer la scène d'une idylle. Les Persans, avec, leur amour immodéré pour le froid, étaient enchantés et nous vantaient Kohroud. Sans nous insurger contre cette opinion, nous en tirions des pronostics douteux pour le repos de la nuit, et nous eûmes malheureusement assez raison, car toutes les précautions possibles furent impuissantes contre la rigueur de la température. Aussi le signal du départ ne nous trouva pas récalcitrants, et, tout transis, nous montâmes à cheval, enchantés, de nous éloigner de cette zone glaciale.

Mais que l'homme est difficile à satisfaire ! ou plutôt combien la nature se soucie peu de lui faire plaisir ! Après trois heures de marche employées à tourner dans une espèce de labyrinthe descendant qui nous conduisait hors des montagnes, nous débouchâmes à l'entrée d'une plaine sans limites, vaste désert couvert de cailloux, où nous fûmes pris à partie par un soleil des tropiques. L'air était pour ainsi dire enflammé. On voyait miroiter l'atmosphère, comme il arrive vers la fin d'un bal, quand les bougies brûlent sans que la flamme remue. Mais il n'y avait pas à se plaindre, tout se passait suivant la règle : nous étions dans la plaine de Kaschan, un des lieux les plus brûlés et les plus brûlants de l'Asie. Pour distraction, nous avions à chercher des yeux la grande production du pays, les scorpions, et, en effet, on en voyait quelques-uns se promenant entre les pierres qui leur servaient de domicile.

Ainsi éprouvés par un changement de température beaucoup plus complet que nous ne l'avions désiré, nous sûmes d'abord un gré très médiocre au mehmandar et au gouverneur de Kaschan, Mirza-Ibrahim-Khan, d'une attention délicate dont le premier acte consista à nous faire faire neuf heures de marche sous l'œil de ce soleil. A la vérité, ce fut une marche triomphale. Tout ce qui possédait un cheval à Kaschan était venu au-devant de nous, et entre autres le fils du gouverneur, Mirza-Taghy-Khan, jeune administrateur de la plus belle espérance, mais peu chargé d'années : il n'avait que six ans. Il n'en montait pas moins un cheval qui, sous lui, paraissait d'une taille gigantesque, et dont un vieux ghoulam, gardien du jeune homme, surveillait les allures. Mirza-Taghy-Khan ne fut nullement arrêté par sa jeunesse dans les compliments qu'il nous fit, et il s'en acquitta avec une gravité, une noblesse et une aisance qui nous parurent merveilleuses.

J'entrepris la conversation avec lui, et je fus on ne peut plus étonné de l'entendre parler comme un sage sur tous les sujets. En général, les enfants persans d'un rang élevé sont de très bonne heure des gens du monde ; mais, parmi ses émules, Mirza-Taghy-Khan est un des types les plus accomplis que j'aie rencontrés de la politesse nationale. Ce petit courtisan ne finissait pas ses phrases sans y ajouter une formule obligeante.

Malgré la vue de tout le peuple de Kaschan, venu au-devant de nous, y compris la communauté juive, l'impatience nous prenait un peu d'une route aussi longue, quand, à la fin, nous arrivâmes, et la première vue de notre logis dissipa comme une fumée notre

mécontentement. Des murmures nous passâmes à des sentiments de gratitude très mérités. On nous avait fait éviter l'air brûlant de la ville et on nous mettait à une demi-heure de là dans un palais nommé Fyn et appartenant au roi.

Peu de jardins sont comparables à ceux de ce délicieux séjour. Les plus belles eaux, les plus limpides, les plus fraîches, y courent dans des bassins et à travers des canaux d'émail bleu. Il ne se peut rien voir de plus gai. Un de ces bassins est petit, profond de quatre à cinq pieds, peuplé de poissons rouges et encadré dans un pavillon de peinture. L'autre, carré, a bien cinquante pas de chaque côté et la même profondeur. Le tout avec les immenses platanes ordinaires et des fleurs à profusion. Au milieu du parc, une de ces constructions à jour que les Persans appellent koulah-é-ferenghy *un chapeau européen*, parce que la toiture est en effet bombée et à larges rebords, nous donnait la fraîcheur de son ombre. Auprès, s'étendaient les vastes bâtiments du harem, où nous n'avions que faire, mais que, cependant, nous allâmes visiter avec une vive curiosité. C'est là que s'est passée, il y a bien peu de temps, une de ces tragédies émouvantes comme les annales de tous les peuples du monde en ont produit, mais particulièrement celles des peuples asiatiques.

Dans ce harem et près de l'issue qui donne sur le jardin, nous remarquâmes une chambre assez petite dont la porte brisée ne tenait plus que par un seul de ses gonds. Voici l'histoire de cette porte.

Il y avait, à Kirmanschah, il y a une vingtaine d'années, un jeune homme très pauvre. On le disait de bonne famille et même descendu du Prophète ; mais sa misère était un fait beaucoup plus certain. Il s'ingéniait de son mieux pour gagner sa vie et celle des siens, et s'était fait cuisinier. En cette qualité, il eut le bonheur d'entrer au service du ministre de Mohammed-Schah, celui qu'on appelle encore en Perse le grand Kaïmakam, et le bonheur encore plus grand de lui plaire. Il prit dans sa maison le rang d'un domestique de confiance, ce qui lui procura le moyen de donner à son fils une bonne éducation et de placer ce jeune homme parmi les serviteurs du prince héritier, Nasreddin-Mirza. Celui-ci conçut ; une telle affection pour Mirza-Taghy, c'était le nom du fils du cuisinier, qu'il le chargea bientôt de toutes ses affaires, se mit même sous sa direction, bref, quand à la mort de son père, il monta sur le trône, il en fit son premier ministre, et le nomma Khan, puis Émyr Nyzam, ou chef suprême de l'armée régulière, et enfin Atabek, titre de dignité qui égalait presque aux souverains l'heureux favori.

Mirza-Taghy-Khan, ou, comme on disait et dit encore aujourd'hui, l'Émyr Nyzam, paraissait avoir été taillé par la fortune pour obtenir tous ces honneurs, et ce qui est bien autrement rare, pour les mériter. Le gouvernement de Mohammed-Schah n'avait pas brillé par l'énergie ni la sagesse, de sorte qu'au jour de l'avènement de Nasreddin-Schah, le pays était dans un affreux désordre. On se tuait en plein jour dans les rues de Téhéran, et les courriers, même ceux du gouvernement, à plus forte raison les voyageurs, ne pouvaient circuler sans les plus grands risques. Les Nomades ne payaient pas l'impôt et n'obéissaient à personne, les gouverneurs des villes faisaient aussi le brigandage sur leur territoire ; l'Émyr Nyzam, en quelques mois, remit l'ordre partout. Il traita les coupables avec une sévérité qui dégoûta de suivre leur exemple, et, pour n'en dire qu'un mot, ayant fait saisir des assassins dans les rues de Téhéran, il imagina de les faire maçonner dans le mur de la mosquée de Schah-Abdoulazym ; on ne laissa sortir du mur que la tête et le cou ; à ce cou on mit une corde et l'on y attacha un attelage vigoureux qui, partant au galop, emporta la tête. Par de pareils moyens, il inspira une terreur telle que la plus profonde tranquillité se rétablit, tout rentra dans le devoir, et j'ai entendu raconter qu'un soldat de faction à sa porte tomba évanoui de peur, parce qu'en passant l'Émyr Nyzam avait fixé les yeux sur lui. Il se complaisait dans ces preuves de sa puissance, et rien ne le flattait davantage.

Mais il ne se contenta pas de rétablir l'ordre, il voulut rendre au pays son ancienne splendeur. Il bâtit partout des casernes, des caravansérails, des ponts. Il organisa de nouveau les postes, et couvrit l'empire d'un réseau de tchapar-khanèh ou *maisons de courriers*, dans lesquelles il ordonna que des chevaux fussent toujours à la disposition des voyageurs. Il s'occupa de la révision du cadastre, et modifia l'assiette de l'impôt, auquel il se proposait de faire rendre beaucoup plus qu'il n'avait fait jusqu'alors, sans fouler le paysan. Il donna une grande attention aux manufactures, et les encouragea. Très peu bienveillant pour les Européens, et désireux de les éloigner, il voulait, d'un autre côté, leur emprunter des connaissances militaires, et quelque chose de leur habileté industrielle. Enfin, portant la main sur l'arche sainte de la malversation, il voulut que tous les fonctionnaires se modelassent sur lui, qui ne volait pas. D'une activité sans bornes, et connaissant le prix du temps comme un Américain, il simplifia beaucoup le style de la chancellerie, et l'aurait simplifié plus encore s'il en avait eu le temps. Ses audiences étaient courtes, et il y terminait les affaires en peu de paroles. Mais quand il passait la revue d'un régiment, il allait lui-même à pied questionner les soldats, et

savoir d'eux s'ils avaient reçu leur solde. Lorsqu'il découvrait que les officiers ne payaient pas leurs gens, il les traitait de façon à leur enlever toute envie de recommencer.

Ce rôle de réformateur qu'il avait pris dans l'État, il se l'était attribué sur le palais, sur les plus proches parents du roi, et sur Sa Majesté elle-même. Il professait un puritanisme extrême dans une cour que les deux règnes précédents n'avaient pas accoutumée à tant de rigueur, il voulait que le prince fût toujours à cheval ou occupé à travailler. Il lui parlait non pas comme un ministre, non pas comme un favori, mais comme un mentor des plus farouches. Enfin, sans égard pour les personnes, il qualifiait et réprimait publiquement les actes qui lui semblaient condamnables.

De cette façon, le rare mérite que l'on ne pouvait méconnaître dans l'Émyr Nyzam l'alliait à une rudesse de manières peu propre à faire aimer la vertu. De son côté, cet homme si rigide avait certains défauts qui irritaient les esprits. Sa sévérité s'appuyait sur un fond de cruauté native ; sa dureté à jeter à la face de tout le monde des accusations, d'ailleurs souvent méritées, résultait d'une insoutenable satisfaction de lui-même que rien ne pouvait égaler. C'était un de ces orgueils furieux et délirants comme on ne les connaît guère dans nos climats, un orgueil d'Assuérus et d'Aman, quelque chose de diabolique. Enfin, au jour de l'adversité, on s'aperçut encore qu'il avait un autre vice : le cœur lui manquait.

L'Émyr Nyzam n'avait pas tardé à être l'objet de l'antipathie universelle, qui dégénéra bientôt en un concert de plaintes, de lamentations, d'accusations. Les fonctionnaires, qu'il empêchait de prévariquer, mais dont il n'avait pas augmenté les appointements réguliers, mouraient de faim et gémissaient. Les soldats, qu'il faisait payer exactement, mais dont il exigeait un travail perpétuel et une grande régularité de conduite, se montraient moins sensibles au bien qu'à la suppression de leurs habitudes vagabondes. Les créanciers de l'État, qu'il avait très mal traités en refusant de reconnaître une partie des dettes du règne précédent, à la vérité plus que suspectes de fraude, jetaient les hauts cris, et trouvaient moyen d'intéresser les légations à leur cause. Le harem, étroitement surveillé dans ses dépenses et dans sa conduite, criait plus haut encore et surtout plus près du souverain ; et, enfin, des personnages considérables faisaient journellement remarquer au roi que, si son ministre avait raison de tout ramener au bon ordre, il avait tort d'affecter en public, à l'égard de Sa Majesté, des manières d'être assez peu respectueuses. On en concluait que le prince

devait au moins surveiller la tenue de son vizir omnipotent, et s'assurer par lui-même si l'activité effrénée et l'ambition de l'Émyr Nyzam ne visaient pas un peu plus haut qu'il n'était juste et légitime.

Les soupçons inspirés au jeune monarque pouvaient être et étaient en effet malveillants, mais ils s'appuyaient sur d'assez fortes apparences. Mirza-Taghy-Khan avait reçu de la faveur de son maître la main de la propre sœur du roi ; il avait le titre suprême d'Atabek ; les grands gouvernements et toutes les places importantes étaient à ses amis, et on pouvait se dire que la dynastie était bien nouvelle encore pour être exposée sans imprudence à certains dangers. Ces diverses considérations, qu'on présentait sans cesse au schah, ne laissaient pas que de faire impression à la longue sur son esprit ; puis, le jeune souverain se fatiguait un peu des remontrances acerbes et perpétuelles de son favori, et davantage de la publicité que, dans son orgueil, ce dernier aimait à donner à ces manifestations de son autorité sur l'esprit du maître. Les choses en étaient là quand l'Émyr Nyzam décida celui-ci à aller à Ispahan.

Ce voyage fut un triomphe, non pas pour le monarque, mais pour le ministre. Il reçut partout et de tout le monde les hommages exagérés dont il était si avide, et on n'eut pas de peine à montrer au roi que, la splendeur de son confident effaçait complètement la sienne propre. On le mit au fait d'anecdotes que chaque jour voyait éclore, et qui faisaient la joie de la cour de l'Émyr Nyzam. Ainsi, on racontait que, lors de l'entrée du roi à Ispahan, Mirza-Taghy-Khan précédant son maître d'une tête de cheval, ce qui était vrai, un curieux avait demandé dans la foule à un sien compagnon : « Quel est ce jeune homme qui vient derrière l'Émyr Nyzam ? » A quoi l'autre avait répondu : « C'est son beau-frère. » Cette histoire fit une vive impression sur l'imagination du roi, et le dégoûta beaucoup de celui que jusqu'alors, et malgré les suggestions contraires, il aimait particulièrement ; puis, Nasreddin-Schah comprenait le bien que le ministre avait fait à ses affaires, et lui en tenait grand compte. De sorte que, quoiqu'on fût inquiet, et non sans raison, de la tournure que prenaient les choses, il ne s'arrêta à aucun parti, et la cour rentra à Téhéran sans que la position de l'Émyr Nyzam eût encore subi le moindre changement extérieur.

Mais celui-ci était trop bien au fait de tout ce qui se tramait pour ignorer les projets de ses ennemis, et d'ailleurs force lui fut bientôt de reconnaître que le roi se refroidissait à son endroit. Dans cette occurrence, il ne comprit pas tous les périls de sa position, ni le vrai

moyen d'en sortir. S'il avait un peu tempéré son humeur hautaine, s'il eût daigné chercher à calmer les ressentiments les plus dangereux, l'affection ancienne de son maître plaiderait en sa faveur, et, s'aidant des liens du sang, il y a peu de doute qu'il n'eût tout accommodé. Mais il prit un parti tout opposé. Il redoubla de hauteur et de démarches indépendantes. Il affecta de n'avoir rien à redouter, en raison de ses services et de la juste autorité qu'il avait acquise, et pour comble de maladresse, il s'adressa au ministre de Russie, le prince Dolgorouki, pour obtenir sa protection officielle. Celui-ci, entrant un peu plus que de raison dans les vues et les façons d'agir du vizir, lui envoya les Cosaques de son escorte, et annonça qu'il le défendrait envers et contre tous.

A cette nouvelle, le roi, profondément irrité, fit dire au prince Dolgorouki que s'il ne retirait pas immédiatement ses gardes de la maison de son ministre, il irait lui-même, en personne, les en faire sortir, et sur-le-champ il donna l'ordre à Mirza-Taghy-Khan de partir pour Fyn, où il était exilé.

Le prince Dolgorouki, réfléchissant alors à ce qu'il avait fait, rappela ses gens avec une précipitation extrême, et l'Émyr Nyzam, très abattu, se mit en route pour Fyn. Sa femme, la princesse sœur du roi, montra dans cette occurrence plus de sagesse et de résolution que tout le monde. Elle n'avait encore que seize ans. Elle fit observer que sa présence était une sauvegarde pour son mari et que, dans de pareilles circonstances, elle ne devait pas le quitter, qu'elle connaissait trop bien le cœur de son royal frère pour craindre le moindre danger tant qu'elle serait là, et que désormais, avec ses deux enfants, elle ne perdrait pas de vue la personne de son mari.

Elle vint donc avec lui à Fyn, et s'établit dans l'enderoun du palais.

Bien qu'exilé et en disgrâce manifeste, l'Émyr Nyzam n'avait pas cessé d'être premier ministre. En réalité, il ne pouvait encore calculer la profondeur de sa chute. Il ne savait pas même s'il allait tomber ; mais, d'apparence, il était toujours, après le roi, le premier personnage de l'empire. La lenteur que son maître mettait à le dépouiller de cette qualité aurait pu être mise à profit pour sortir de l'abîme de maux creusé par son orgueil. Malheureusement, il avait perdu la tête ; il passait les jours à se désoler, à faire des plans irréalisables, et ses ennemis faisaient preuve d'autant d'activité et de hardiesse que lui montrait d'abattement. Ils ne laissèrent pas au ressentiment du roi le temps de se refroidir. Ils lui représentèrent la joie universelle, qui était

très réelle. La nation ressemblait à une bande d'écoliers turbulents débarrassée de son pédagogue. Ils lui firent observer que, s'il revenait sur ce qu'il avait commencé, il perdrait l'estime de son peuple et donnerait à l'Émyr un tel prestige, que désormais celui-ci oserait tout faire. On lui fit remarquer la route dangereuse que son ministre avait prise en s'adressant contre lui à une puissance étrangère ; enfin on demanda la mort du favori.

Le roi avait dix-neuf ans. Il était irrité, inquiet, fatigué d'une sujétion qui l'humiliait, fatigué aussi d'une lutte qui se renouvelait tous les jours contre des influences toutes-puissantes sur son esprit. Cependant il hésitait, et déjà à deux reprises avait donné et retiré l'ordre de faire mourir son vizir.

Mais il y avait auprès de lui un homme qui, à toutes les irrésolutions ou, pour mieux dire, les répugnances du prince, opposait une inaltérable obstination. Ce personnage avait occupé, sous Mohammed-Schah, des fonctions importantes à la cour, puis il avait déplu au ministre d'alors, et, dépouillé de tout ce qu'il possédait, réduit à une position misérable et dangereuse, il avait cru devoir s'éloigner pour un temps, avait profité de ses loisirs pour faire le pèlerinage de La Mecque, et en était revenu avec le titre de hadjy. Lorsque Nasreddin-Schah était monté sur le trône l'Émyr Nyzam s'était intéressé à cet ancien courtisan, l'avait remis en fonctions et très rapidement élevé à un des postes les plus éminents de la cour. Cet homme n'avait pas d'autres motifs apparents pour vouer à son bienfaiteur la haine dont on va voir les effets.

Au sortir d'une conférence orageuse où le roi s'était encore laissé arracher à grand'peine le terrible arrêt de mort, le personnage en question rentra chez lui, fit mander deux mirgézèbs on bourreaux, et leur donna l'ordre de se pourvoir de chevaux et de se mettre immédiatement en devoir de le suivre. Il quitta ses habits ordinaires, prit un costume de moullah, et le grand turban blanc qui en fait partie. Il possédait dans son écurie un cheval ambleur d'une grande réputation de vitesse. Il le demanda, mais au moment où mettait le pied à l'étrier, un officier du palais lui apporta la défense de partir et l'ordre formel de venir parler au roi. Se doutant que le prince ne voulait décidément pas que l'Émyr mourût, il refusa péremptoirement d'obéir, et s'éloigna de toute la rapidité de son cheval, intimant aux deux bourreaux de courir la poste le plus diligemment qu'ils le pourraient.

Cependant, les habitants de Fyn avaient repris un peu de courage. Dans les premiers jours de leur arrivée, le gouverneur de Kaschan les avait beaucoup maltraités ; sous prétexte que l'Émyr devait être gardé à vue, il avait fait placer sur les terrasses de l'enderoun les tentes d'un bataillon d'infanterie, de sorte que ni la princesse, ni ses femmes ne pouvaient circuler dans leurs appartements sans courir le risque d'être vues. Il fallut que Mirza-Taghy-Khan payât une forte somme pour se débarrasser de cette obsession. En voyant que le temps s'écoulait et que des ordres rigoureux n'arrivaient pas, le gouverneur commença à appréhender que la fortune du ministre ne se rétablît, et que dès lors la vengeance de celui qu'il aurait trop fait souffrir ne pût l'atteindre. Il entra alors dans un système de déférences et de respects tout opposé à la conduite qu'il avait tenue auparavant. De leur côté, les prisonniers, sentant ce changement, en conclurent que tout allait au mieux, et que bientôt les nouvelles les plus favorables allaient arriver de la cour. Ce fut dans ces dispositions que les trouva le personnage que j'ai dit, et sa vue fut pour Mirza-Taghy-Khan une confirmation de tous ses rêves, car il le regardait comme sa créature et son ami.

Le nouvel arrivé n'eut garde de dissiper ces préventions. Il se dit envoyé par le roi pour apporter l'annonce de l'arrangement de toutes choses. L'Émyr cesserait d'avoir la direction suprême des affaires, mais serait nommé gouverneur d'Ardébyl, où il aurait à se rendre immédiatement, et le roi lui rendrait ses bonnes grâces. On laissait entrevoir que, dans un avenir plus ou moins lointain, tout ce qui se faisait pouvait se réparer et la situation de Mirza-Taghy-Khan redevenir telle qu'elle avait été naguère.

La joie fut grande dans la famille, et l'Émyr Nyzam passa subitement de l'excès de la crainte à la plus entière confiance. Depuis plus de quinze jours, n'osant s'éloigner de la princesse sa femme, sauvegarde de sa vie, il n'avait même pas été au bain, ce qui pour un Persan, est une privation extrême. Il résolut de s'y rendre immédiatement. Le messenger de Téhéran l'y encourageait de son mieux, mais la princesse, agitée d'une vague inquiétude et considérant que les bains se trouvaient dans le village, en dehors de son palais, s'opposait de tous ses efforts à ce que son mari s'éloignât d'elle. En vain elle supplia, pleura : elle ne put éveiller le moindre soupçon dans son esprit aveuglé et circonvenu. L'Émyr lui promit seulement de ne pas rester plus de deux heures absent, plaisanta de ses craintes, et partit avec ses gens.

Pendant la route, il causa gaiement avec ceux qui l'accompagnaient. Arrivé au bain, il descendit de cheval et entra dans la chambre où l'on quitte les vêtements. Comme il se déshabillait, il vit paraître le personnage venu de Téhéran, qui le salua avec respect et lui annonça que la volonté royale était qu'il mourût, mais que, par égard pour son rang, on lui laissait le choix du supplice. Profondément ému, troublé, désespéré comme un homme brusquement réveillé d'un songe, il accabla d'injures son interlocuteur et lui dit tout ce que la situation lui fournissait de trop vrai sur son ingratitude et sa cruauté. Mais l'autre le laissa parler, le pria froidement de se hâter de prendre un parti, attendu que le délai ne pouvait être illimité et qu'il fallait que dans une heure tout fût fini. Alors l'Émyr choisit d'avoir les veines ouvertes, et les bourreaux entrèrent.

Quand, au bout de quelque temps, la princesse vit que son mari ne revenait pas, son inquiétude prit un caractère plus marqué. Elle allait et venait, ne pouvant se tenir en place, envoyant à chaque instant ses femmes aux nouvelles. Mais trois heures s'étant écoulées ainsi, elle déclara qu'elle était sûre désormais d'un malheur, que, malgré tout le monde, elle voulait elle-même s'informer, de ce qui se passait. Elle sortit de son appartement, et vit l'enderoun cerné par des soldats qui lui barrèrent le passage ; elle les défia de porter la main sur la sœur de leur souverain, et s'avança vers la porte, qu'elle trouva fermée. C'était une porte légère en bois de saule ; elle la frappa si bien de ses pieds et de ses poings qu'elle l'enfonça et se précipita dans la cour ; les assistants, comprenant dès lors qu'il n'y avait plus moyen de la retenir, lui dirent la vérité, et, bon gré mal gré, la princesse repartit pour Téhéran avec les deux enfants.

L'aspect de cette porte brisée avait quelque chose de poignant. On eût dit que le drame n'était pas fini. Ces chambres vides prenaient un caractère tragique et lugubre. On était bien aise de n'y pas rester longtemps.

Mais comme les jardins et les kiosques n'avaient pas été témoins des scènes que je viens de raconter, le charme que nous y trouvions était tel que nous y couchâmes sous des tentes ouvertes. Je me rappelle que les eaux nous attiraient avec tant de séduction que, dans le grand bassin, il y avait toujours plusieurs d'entre nous occupés à se baigner, et que quelques-uns y retournèrent trois fois dans la journée.

Le gouverneur nous avait fort engagés à voir Kaschan. En effet, nous n'y pouvions manquer, car Kaschan est une des grandes villes de l'empire.

Sa réputation est très mêlée de bien et de mal, et il y a beaucoup de choses à en dire. C'est une des cités les plus manufacturières de la Perse. On y fabrique, à un bon marché extraordinaire, des soieries légères d'une si bonne teinture qu'on les lave sans inconvénient. On y fait aussi beaucoup de chaudronnerie, et, sous ce rapport, Kaschan partage avec Ispahan l'avantage de fournir la Perse occidentale de vases de cuivre de toutes les formes et de toutes les grandeurs, étamés ou non, simples ou gravés de figures et de fleurs. On y remarque entre autres des tasses et des plats couverts, de formes très jolies, très variées, et ornés de peintures bleues, rouges, vertes, simulant l'émail. L'inconvénient de ce genre de travail est de ne pas supporter l'eau. Mais l'effet en est joli. Tout ce commerce est bien loin d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a cent cinquante ans. Alors ce n'étaient pas seulement des soieries légères qu'on fabriquait à Kaschan, mais des damas, des étoffes brochées d'or et d'argent, surtout des velours d'une grande beauté. Ce qui ajoutait au singulier mérite de toute cette fabrication, c'était le bon marché extraordinaire des produits. Aujourd'hui il ne reste guère que l'échantillon de ce que les Kâschys ont su faire et pourraient faire encore.

S'ils ont une réputation de bons manufacturiers et d'ouvriers adroits, ils y ajoutent aussi celle d'être très aptes à la littérature. Ils ont fourni beaucoup d'hommes remarquables dans la poésie, la philosophie, et surtout les sciences théologiques. Il y a à Kaschan une imprimerie lithographique qui produit d'assez bons ouvrages, et le nombre des hommes qui s'y occupent de cultiver leur esprit ne laisse pas que d'être considérable. Enfin, les Kâschys sont essentiellement gens de bonne compagnie. Mais, comme toute chose en ce monde a un revers, on les accuse d'être des guerriers plus que médiocres, et les anecdotes ne tarissent pas sur leur peu de vocation pour le maniement des armes. Jamais, dit-on, homme de guerre n'est sorti de leurs murs, et le gouvernement n'oserait pas composer un régiment de Kâschys. Il serait sûr d'être obligé de le faire escorter partout en pleine paix ; autrement le régiment aurait peur la nuit se voyant seul. On raconte que deux cents Kâschys, ayant été saluer Schah-Abbas le Grand, en furent bien reçus. Quand ils voulurent s'en retourner, ils se prosternèrent devant le roi et le supplièrent de leur donner un ou deux de ses cavaliers. « Pourquoi, demanda le monarque ? — Parce que,

répondirent les Kâschys, on nous a assuré qu'il y avait quelques voleurs sur la route. » Mais si je commençais des histoires de Kâschys, je ne finirais pas. Encore une autre critique, et celle-là est incontestablement fondée : c'est que Kaschan est la ville favorite et comme la capitale des scorpions. En aucun pays de la Perse il ne s'en trouve autant. Ces insectes venimeux habitent dans tous les murs, y sortent de dessous toutes les pierres, à moins qu'on n'emploie des moyens particuliers pour s'en débarrasser. Ainsi, le gouverneur nous montra une maison qu'il venait de faire construire. Elle était fort belle, très élégante et très bien entretenue ; mais son principal mérite consistait en ce que les quatre coins avaient été soumis à un enchantement d'une telle force que jamais les scorpions ne pourraient y pénétrer sans qu'on le voulût. C'était assurément un avantage incontestable.

Il y a presque aux portes de la ville un vaste monticule formé par les décombres d'un édifice écroulé, qui est loin de jouir d'une si heureuse prérogative, il a, tout au contraire, le privilège opposé, les scorpions y pullulent en telle abondance que si l'on y répand une goutte d'eau, à l'instant même on les voit accourir sortant de leurs trous par milliers. On raconte à ce sujet qu'un des anciens rois arabes, Schedad, célèbre dans la légende par sa puissance, sa richesse et surtout son orgueil, avait imaginé de faire un jardin qui effaçât les magnificences et les délices du paradis. Le jardin d'Irem, qu'il créa, fut, en effet, si beau que depuis des siècles il sert de point de comparaison aux poètes et a donné lieu à des amplifications sans fin. Avoir un paradis, c'était un grand pas vers la qualité de Dieu ; cependant cela ne suffisait point encore : pour faire bien les choses, pour les avoir complètes, il fallait un enfer. Qu'est-ce qu'une puissance qui ne peut pas châtier ? Schedad ordonna donc aux génies soumis à son obéissance de lui composer un enfer si parfait, si complet dans toutes ses parties, que l'imagination la plus exagérée ne pût y apercevoir ni défaut ni oubli. Tous les instruments de torture y furent collectionnés, la poix et le bitume y coulèrent en fleuves de feu, on y organisa des amas d'eaux bourbeuses pour les noyades et des précipices sans fond pour les chutes. Dans des ronces accumulées de façon à écorcher les pieds des passants, on lâcha toute la famille des serpents grands ou petits, n'importe, pourvu qu'ils fussent reconnus pour bien venimeux, et l'on commença à se féliciter d'avoir fait une œuvre au-dessus de toute critique, quand quelqu'un fit observer qu'il n'y avait pas de scorpions. Un enfer sans scorpions ne pouvant se tolérer, on envoya un grand diable courir le monde pour en rapporter

une cargaison. Il fit de son mieux. Il en remplit ses sacs en Syrie, en Afrique, dans l'Asie Mineure, partout où cette gent pullule, et fier de s'être bien tiré de sa mission, il s'en revenait à tire-d'ailes, quand il apprit que Schedad venait de mourir, et que les travaux de l'enfer étaient abandonnés. Les scorpions, si précieux un moment auparavant, devenaient pour le génie un fardeau inutile. Il ne crut donc pas devoir les porter plus loin. Il secoua ses sacs à l'endroit où il était alors, et s'en alla. C'était la butte de terre placée aux portes de Kaschan, et voilà pourquoi il y a tant de scorpions dans ce lieu. Tout s'explique.

Il faut dire aussi que le mal appelle le remède. Ce fut un homme utile à son pays, sans aucun doute, celui qui combina un charme capable de défendre l'accès d'un logis à ces bêtes hideuses ; mais il a été dépassé par l'inventeur du moyen de rendre inoffensif leur mortel venin. On nous amena un de ces sorciers. Il avait très mauvaise mine, soit dit en passant, et plutôt l'air d'un grand coquin que d'un bienfaiteur de l'humanité ; mais enfin, le ciel l'ayant fait ainsi, peut-être n'en valait-il ni mieux ni pis. On lui apporta des scorpions noirs et des scorpions blancs. Il se mit à jouer avec eux et nous les montra suspendus en grappes à ses doigts. Ensuite, il se fit piquer au visage. Puis, passant à quelque chose de mieux, il tira d'une boîte une phalange : c'est une énorme et horrible araignée qu'on nomme dans la langue du pays *Rotayl*, et dont la piqûre est toujours très mauvaise et quelquefois mortelle, et il se fit mordre encore par cette bête. Nous levâmes la séance, enchantés de ses talents, mais rassasiés de tout ce monde-là.

Pour changer le cours de nos idées, nous allâmes visiter les bazars, que nous trouvâmes très actifs et très vivants. Ce n'est pas un des moindres charmes des villes d'Asie que ces longues galeries couvertes, bordées de boutiques où toute la population se porte depuis le matin jusqu'au soir. Les boutiques des marchands d'étoffes toujours assiégées par des troupes de femmes, les ateliers de chaudronniers avec leur tapage étourdissant, les armuriers avec leur public de cavaliers, les libraires entourés de graves moullahs, les restaurateurs occupés du soir au matin à faire griller sur des charbons leurs appétissantes brochettes de *kébab* ou mouton rôti, et à cuire, dans des myriades de petits pots noirs, les soupes à la viande que les gens du peuple idolâtrèrent, tous ces attrait divers amènent un monde fou, au milieu duquel circulent lentement les hommes à cheval, les mulets et les chameaux chargés. Les Persans se passeraient de tout au monde

plutôt que de cesser d'aller au bazar. Je n'en suis pas surpris et, si j'étais à leur place, je penserais de même. C'est le domaine souverain de la conversation, de l'anecdote, du propos bon ou mauvais, et le grand réceptacle de tout ce qui se dit. Enfin c'est un lieu qui respire le désœuvrement et la bonne humeur d'un peuple heureux de n'avoir à faire que ce qu'il veut, et que la nature a cependant créé remuant.

Nous admirâmes beaucoup aussi le collège. Je lui trouve le mérite d'être construit tout nouvellement. L'architecture en est bonne et curieuse. Les jardins (car en Perse, la science est assez péripatéticienne et ne se passe pas de beaux ombrages) sont bien dessinés et bien entretenus. On nous dit que les professeurs étaient savants ; sans avoir pu en juger, je n'ai pas de peine à le croire, vu la réputation littéraire de la ville.

Nous regrettâmes notre jardin de Fyn plus encore que l'Imarèt-è-Sadr d'Ispahan. Mais comme les regrets ne changent rien au train du monde, nous n'en partîmes pas moins de ce joli séjour, et nous fîmes dans le désert une journée que la sévérité des lieux et une chaleur raisonnable rendirent suffisamment austère. Nous marchâmes quatre heures, et nous arrivâmes à Schourab, très triste endroit.

Le lendemain, on ne fit que trois heures et demie jusque Pamyngan. Il y aurait bien du mal à en dire si on voulait y réfléchir, mais il vaut mieux passer. Le vizir du gouverneur de Koum vint saluer le ministre de la part de son supérieur, un des fils du premier ministre, et nous annoncer que le docteur Cloquet avait fait envoyer une des voitures du roi au-devant de notre caravane ; que cette voiture était arrivée à Koum et que, certainement, nous la rencontrerions le lendemain sur la route.

C'était un cabriolet à quatre roues, fortement construit et attelé de quatre chevaux, avec des postillons persans. Je pus admirer l'adresse et l'audace de ces gens. Quand ils ne vont pas au galop, ils vont au grand trot tout à fait à la russe. Ils circulent dans une plaine coupée çà et là de ravins, et ils ont à chercher les endroits où l'on peut passer sans trop de frais ; car, de route, je l'ai suffisamment dit, il n'y en a pas. Ils lancent leurs chevaux à fond de train, et dans les montées et dans les descentes, sans quoi ils ne réussiraient jamais à franchir les obstacles ; rien ne les arrête, et de cahots en cahots, de soubresauts en culbutes, on arrive. Quand on a fait deux mois de marche à cheval, cette manière de se transporter peut passer sinon pour un adoucissement à la situation, du moins pour un changement.

Néanmoins, le cheval sera toujours préférable, même dans les endroits que les Persans regardent comme praticables aux voitures.

A Koum, tout nous parut fort bien. Les bazars sont vastes et il y a de belles maisons avec de grands jardins. La ville a un certain air provincial qui ne déplaît pas. Koum est une ville sainte. Sa mosquée, fort grande, est ornée d'un dôme tout doré et de construction moderne très élégante. C'est là qu'est enterré Feth-Aly-Schah, en compagnie de Son Altesse Fatmèh, sainte très vénérée des Persans. A ce titre, Koum jouit d'une bonne réputation dévote. Nous avions nos tentes préparées, dans un jardin assez délabré, rempli de chacals, mais agréable. Ce qui nous amusa infiniment, ce fut le feu d'artifice dont on nous régala le soir.

En Europe, un feu d'artifice est une espèce de représentation théâtrale que l'on trouve plus ou moins jolie, mais qui ne produit guère dans les assistants d'émotion bien vive. En Perse, où il s'en faut de beaucoup que l'art des artificiers soit poussé aussi loin que chez nous, un feu d'artifice passionne autant le public que les courses de taureaux en Espagne. On ne se tient pas à distance respectueuse. La foule veut être au beau milieu. Chacun s'empresse de prendre en mains un pétard, une chandelle romaine ou un soleil ; j'ai vu des personnages graves, avec l'air d'hommes sages et *les plus larges barbes au milieu du visage*, se jeter avec frénésie dans l'entraînement universel et courir de côté et d'autre en secouant une pluie de feu qui les ravissait en extase. Il y a bien des moustaches roussies, des robes brûlées dans ces délicieuses parties ; mais on n'y prend pas garde, et le souverain bonheur est là. Je ne sais pas comment se fit l'affaire, mais il est certain qu'entraînés par l'enthousiasme universel, nous oubliâmes tout principe de prudence et courûmes au travers du feu comme tout le monde, sans nous apercevoir que les baguettes enflammées pleuvaient de toutes parts et que les fusées nous partaient dans les jambes. C'était de la part de nos gens et du peuple de Koum un délire, des éclats de rire, des sauts de satisfaction qui nous gagnaient. Il y a surtout ce qu'on peut appeler une figure de cette danse ignée, qui se reproduit dans toutes les occasions et porte à son comble l'exaltation des assistants. On ne s'en lasse jamais. Deux hommes, revêtus des pieds à la tête d'une toile mouillée et portant des espèces de paniers simulants des chevaux, se présentent tout couverts d'artifices. On y met le feu, et les deux personnages caracolent, se choquent, se heurtent comme des guerriers qui se battent. Pendant ce temps, la foule trépigne de joie. Cette magnificence termine toujours la fête. J'en suis

encore à me demander comment nous n'avons pas été rôtis ce jour-là, car les Persans ont de toute évidence une grâce d'État. Ils tirent des feux d'artifice à propos de tout, et souvent à propos de rien. Les grands seigneurs les font très compliqués ; les pauvres se contentent de beaucoup moins, mais encore en veulent-ils. J'ai connu tel de nos gens qui portait toujours des fusées dans ses poches. Aussitôt qu'il avait un moment de loisir, il lançait sa fusée, et se pâmait d'aise.

A partir de Koum, le désert change d'aspect. Il a l'air plus rébarbatif de beaucoup que du côté d'Ispahan. De grandes roches apparaissant çà et là dans le paysage, lui donnent quelque faux air de ressemblance avec les environs du Mekkattam en Égypte. Nous allâmes coucher à Poul-è-Delak, ou le *pont du Barbier*.

C'est un pont d'une longueur assez considérable, jeté sur un cours d'eau saumâtre suffisamment large, mais peu profond. A l'autre rive, se présente un caravansérail miné, et autour quelques masures ; en face, un mamelon sur lequel étaient nos tentes. Le pays est triste, mais il a quelque chose de solennel et d'imposant.

Le lendemain, nous entrâmes dans ce qu'on appelle le désert de Khavèr, autrefois la mer de Khavèr ou d'Orient. La tradition veut qu'elle ait disparu le jour de la naissance du Prophète, et c'était une des marques qui devaient annoncer, dit-on, au monde ce grand événement. Il paraît certain qu'à une époque reculée, cette mer était en communication avec d'autres vastes amas d'eau qui s'étendaient dans l'ouest jusqu'au lac Zarèh, et tenaient la place occupée aujourd'hui par les déserts de Yezd et de Kerman. L'hiver, c'est un marécage impraticable aux caravanes, qui longent alors le pied des montagnes à l'ouest pour gagner Ispahan. A la fin de juin, le terrain était complètement sec, c'était une boue raboteuse. Il y restait des flaques d'eau, baignant çà et là quelques buissons d'épines de chameau d'un vert pâle, et dans cette misère couraient de gros lézards gris, très laids, mais se rendant encore plus ridicules par leur façon de porter la queue en l'air et légèrement penchée de côté. Nous mîmes pied à terre à Houzé-Sultan. On n'y voit pas autre chose qu'un caravansérail en ruines, la maison de poste, et un grand puits dans une espèce de pyramide. La pyramide n'est pas mal et ne manque pas de caractère ; mais l'eau ne vaut absolument rien. Du reste, pas un arbuste, pas un brin d'herbe, de la boue desséchée d'un côté, du sable de l'autre. Pour animer le paysage, il y avait une caravane au repos. Elle était presque uniquement composée de femmes et de moullahs. Tout ce monde s'en allait à Koum, non pas précisément en pèlerinage,

mais pour y porter une quantité de grands coffres longs, étendus par terre au soleil et d'où s'exhalait une odeur fort étrange. C'étaient des morts. Les Persans ont une telle passion pour les imams que, riches ou pauvres, dévots ou incrédules, ils ne se tiennent pas de se faire enterrer près des tombeaux de ces saints. Les plus riches aspirent à être envoyés à Kerbela pour avoir une demeure sur le fameux champ de bataille où furent massacrés les fils d'Aly par les partisans de Yésyd ; d'autres se contentent de Mesched et y restent sous la protection de l'imam Riza ; enfin, les gens à fortune médiocre du Nord-Ouest vont à Koum, près de Byby Fathmèh ou Mme Fathmèh. C'est une passion universelle et, qui plus est, une mode ; peu de personnes résistent à la fantaisie de stipuler dans leur testament que leurs héritiers les feront enterrer dans un des lieux sacrés. Il m'est arrivé, en voyageant dans les montagnes, de rencontrer un brave homme qui s'en allait à pied, mangeant des pommes et du pain, et chassant devant lui un âne qui d'un côté portait son lit et de l'autre son père mort. Il continua ainsi jusqu'à Koum, Mais comme le sérieux prolongé n'est pas dans le caractère persan, l'orphelin déplorait avec mes gens cette fantaisie posthume de l'auteur de ses jours, qui lui coûtait tout ce qu'il avait amassé d'argent. L'ancien ministre de Mohammed-Schah, Hadjy-Mirza-Agassy, un des cerceaux les plus détraqués que l'on ait vus en Perse, se trouvant exilé très vieux à Kerbela, après la mort de son maître, demanda aux moullahs de la mosquée combien il en coûtait pour se faire enterrer le plus près des saints martyrs. « Peu de chose pour un homme du rang de Votre Excellence, lui répondit-on, un millier de tomans (douze mille francs à peu près). — C'est, en effet, très peu, répondit le vieillard ; mais les gens de rien que l'on dépose dans les champs avoisinants, combien donnent-ils ? — Oh ! pour ceux-là, un toman ou deux, pas davantage. — Eh bien ! je vais vous donner deux tomans, et vous me mettrez avec eux, cela me suffira. »

J'assistai à Houzé-Sultan à un vrai jugement de Salomon. J'avais été faire une visite au mehmandar. Comme nous étions à causer dans sa tente, nous entendîmes des cris affreux, et nos domestiques amenèrent un homme tout en larmes, qui levait les bras au ciel et se lamentait de façon à faire croire que les malheurs les plus épouvantables s'étaient écroulés sur sa tête. Informations prises, il s'était disputé avec un de nos ghoulams et en avait reçu une gourmade. Aly-Khan, sans avoir besoin de se recueillir, condamna les deux parties à recevoir une même dose de coups de bâton, l'un pour avoir frappé, l'autre pour s'être plaint.

Depuis peu, je pouvais remarquer la grande différence qui existe entre le début et la fin d'un voyage. Nous allions entrer dans deux jours à Téhéran et on ne vivait plus comme naguère dans ce complet oubli de l'avenir, dans cette appréciation délicate et absolue du présent, qui est le commencement de la sagesse et le seul moyen d'être heureux. Entre Schyraz et Ispahan, le terme du voyage était si éloigné qu'on y songeait à peine et on n'en parlait pas. Toute la question était de savoir ce qui arriverait ou ce qui était arrivé dans la journée. Au plus on portait sa pensée sur le lendemain. Désormais, tout était gâté. On s'occupait bien moins de ce qu'on faisait que de ce qu'on ferait dans huit jours, et on ne jouissait plus de la vie présente. Il était donc temps d'en finir.

Nous eûmes bientôt un avant-goût de la sensation au-devant de laquelle se précipitaient tous les esprits. Nous rencontrâmes le docteur Cloquet avec un secrétaire de la mission ottomane. Il nous sembla retrouver l'Europe dans la conversation d'un homme profondément attaché à son pays et dévoué au service du roi de Perse, dont il était, du reste, on ne peut plus apprécié. Ces messieurs avaient apporté leurs tentes, de sorte que notre camp fut encore augmenté cette nuit-là. Le pays n'était pas beaucoup plus beau que la veille, et il était tout aussi sévère. Kenarégherd a une grande réputation comme terrain de chasse, et c'est à bon droit, car son sol saturé de nitre est particulièrement bon à attirer le gibier ; mais il n'a pas d'autre mérite. Les cours d'eau qui le traversent de manière à en faire, à certains moments de l'année, un grand marécage, sont saumâtres, et l'air y est étouffant.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure. La présence de la voiture avait un peu changé depuis Koum les conditions de la marche. On n'allait plus réunis. Différents membres de la mission avaient pris les devants, dans leur impatience, et s'étaient mis en route à minuit. Je fis le chemin presque seul, avec mon kaliandjy et deux autres domestiques.

Nos chevaux et ceux du reste de la caravane n'en pouvaient plus, de sorte que tout marchait lentement. Je traversai assez indifféremment une série de vallons et de collines qui se succédaient les unes aux autres comme la veille, en se ressemblant, offrant toujours les mêmes caractères de stérilité et d'abandon ; mais à un tournant, j'aperçu tout à coup une plaine immense, une vallée d'une largeur grandiose courant de l'est à l'ouest ; c'était la plaine de Téhéran. Au nord s'étendait une chaîne de montagnes dont les

sommets étincelants de neige se relevaient à une hauteur majestueuse : c'était l'Elbourz, cette immense arête qui unit l'Hindou-Kouch aux montagnes de la Géorgie, le Caucase indien au Caucase de Prométhée ; et au-dessus de cette chaîne, la dominant comme un géant, s'élançait dans les airs l'énorme cône pointu du mont Demavend, blanc de la tête aux pieds. On ne saurait rien imaginer de plus vaste ni de plus beau. A l'est, un soulèvement du sol, indépendant du reste, jeté dans la même direction coupait en deux cette grande arène et venait expirer non loin du sentier que j'avais à suivre. A l'est encore et par derrière, commençaient, dans un lointain bleuâtre, ces plaines interminables qui touchent au Khorassan, conduisant à l'Indus, au Turkestan, à la Chine, à tout ce que l'imagination rêve et voudrait voir. Pas de détails qui arrêtent la pensée, c'est infini comme la mer, c'est un horizon d'une couleur merveilleuse, un ciel dont rien, ni parole ni palette, ne peut exprimer la transparence et l'éclat, une plaine qui, d'ondulations en ondulations, gagne graduellement les pieds de l'Elbourz, se relie et se confond avec ces grandeurs. De temps en temps, des trombes de poussière se forment, s'arrondissent, s'élèvent, montent vers l'azur, semblent le toucher de leur faite tourbillonnant, courent au hasard et retombent. On n'oublie pas un pareil tableau.

J'avais beau chercher Téhéran, je ne l'apercevais nulle part. En avançant, mes yeux démêlèrent au loin l'emplacement de Rey, l'ancienne Rhagès de la Bible, et le sol tourmenté que couvrent les ruines immenses de cette ville célèbre ; je vis ensuite Schahabdoulasym, dont le dôme doré brillait au soleil au travers des massifs de verdure qui entourent cette jolie bourgade : mais Téhéran se cachait. C'est que la capitale persane est comme enterrée dans un pli de terrain qui ne permet de la découvrir que lorsqu'on y arrive.

Cependant, à mesure que j'avancais, les détails que l'éloignement avait d'abord dissimulés se révélaient les uns après les autres. Une multitude de grands jardins apparaissaient de toutes parts ; des cultures variaient L'aspect du désert ; des kanats, grands aqueducs souterrains, traversaient au loin la plaine ; des ruines de villages et de tours s'accroupissaient çà et là ; des arbres isolés s'élevaient sur les bords de quelques cours d'eau perdus. Enfin, j'arrivai le dernier à notre station.

On nous avait assigné pour demeure un kiosque appartenant à un des princes du sang et qu'entourait un jardin très soigné et tout en fleurs. Comme, à dater de ce moment, nous n'étions plus en voyage,

une grande tente dressée devant la porte nous servait de salon de réception pour les visites qui allaient se succéder. Nous devions faire le lendemain notre entrée solennelle dans la capitale, et nous savions que le roi, très désireux de voir la mission, avait renoncé, pour ne pas retarder ce plaisir, à un voyage projeté dans le Khorassan. Toutes les attentions que l'on avait eues pour nous sur la route nous répondaient d'avance que nous serions bien accueillis avec toute la pompe imaginable.

Afin de ne pas être pris au dépourvu, dès le point du jour nous étions en uniforme et prêts à recevoir nos hôtes. Nous vîmes arriver bientôt à la file la légation ottomane, les quelques Européens résidant à Téhéran, puis des officiers militaires ou civils qui venaient complimenter le ministre de la part du roi, du premier ministre et du ministre des affaires étrangères. La tente était pleine de Persans en robes de cérémonie, les uns arrivant, les autres partant. Les Raliandjys circulaient au milieu de la foule, portant ou emportant leurs pipes, et c'est un spectacle qui ne manque pas d'éclat que de voir en bon ordre, dans un talar, une douzaine de ces serviteurs ayant entre les mains de beaux kalians, à la carafe de cristal et à la tête d'or simple ou d'or émaillé. Les pischkedmets avec le thé entraînent quand ceux-là sortaient, ou plutôt les précédaient ; c'était un va-et-vient continu. Quant à la conversation, elle se composait de souhaits de bienvenue, de compliments sans fin, de remarques sur notre voyage, de plaisanteries et de beaucoup de rires. Rien n'était, plus différent de ce qu'on suppose en Europe au sujet de la gravité orientale. Mais c'est en Turquie et dans le contact avec les Turcs qu'on prend de telles idées, et la nation ottomane n'est pas un miroir qui montre l'Asie, c'est un rideau qui la cache.

Vers midi, on nous informa que tout était prêt ; nous montâmes à cheval. Nous formions un véritable corps de cavalerie. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à une vaste tente en soie où différents grands personnages de la maison du roi nous attendaient. Nous mîmes pied à terre pour recevoir les compliments dont ils étaient porteurs, et on nous fit asseoir en face d'une grande table couverte de fleurs et de sucreries. Autour de la tente étaient rangés les coureurs du roi avec leurs bonnets pailletés de forme bizarre, les yessaouls en robes rouges, des ferrachs sans nombre ; plus loin, un corps de cavalerie régulière, le seul qui existe en Perse, et qu'on appelle les ghoulams de la garde. Il est composé de deux escadrons de lanciers ; venaient ensuite des bataillons d'infanterie et une foule de

curieux. Dans ces sortes d'occasions, les spectateurs ne sont pas tous volontaires ; c'est le gouvernement qui les invite à venir, en donnant avis aux marchands, du bazar et aux corps des métiers d'avoir à honorer les hôtes qui lui arrivent en se portant à leur rencontre. En somme, la multitude officielle et non officielle était très grande.

Quand les kalians eurent été de nouveau apportés et remportés, et le thé de même, on se remit en route. Le roi avait envoyé des chevaux richement caparaçonnés pour le ministre et les principaux membres de la mission, avec des djélodars portant comme de coutume la couverture brodée sur l'épaule gauche. Tout ce train s'ébranla, et au bout de trois quarts d'heure, allant d'ailleurs avec une lenteur extrême, nous entrâmes dans Téhéran par la porte Neuve. Nous aperçûmes tout d'abord, sur la place qui précède la porte, le piquet ou mât destiné à la haute justice. Ordinairement des têtes y sont attachées en plus ou moins grand nombre ; mais ce jour-là il n'y en avait pas. Un fou, bien connu de Téhéran, était monté sur la plate-forme et criait de toutes ses forces : « Ali ! Ali ! » Pendant trois ans, j'ai rencontré journellement cet homme dans les rues, qu'il parcourt en hurlant le même mot sans jamais se reposer. Il est de l'espèce la plus inoffensive, et ne prend garde à personne. C'est un pauvre diable qui a perdu, jadis, une petite, fille, qu'il aimait tendrement, et sa raison n'a pas résisté à l'excès du chagrin. La foule était grande et compacte sur le Marché-Vert, que nous traversâmes ensuite. La baguette des ferrachs n'était pas de trop pour nous frayer un passage. C'étaient des cris, des rires, un mouvement à ne pas s'entendre, et cependant il était bien nécessaire de garder son sang-froid, vu l'état habituel des rues persanes : huit pieds de large, une ravine au milieu, et des trous profonds irrégulièrement semés tous les trois pas. En Europe, on se tuerait ; en Perse, on n'en éprouve aucun inconvénient. Seulement, il faut avoir expérimenté cette vérité, qui, au premier abord, semble paradoxale, pour faire de gaieté de cœur une telle promenade avec tant de chevaux autour de soi et des cavaliers pareils pour les conduire.

La ville est longue ; notre résidence est fort éloignée de la porte Neuve, de sorte que la cavalcade mit bien trois quarts d'heure, sinon une heure, à sortir de ce dédale. Une fois arrivés chez nous, on apporta de nouveau les kalians et de nouveau le thé, puis nos introducteurs prirent congé. Nous étions livrés à nous-mêmes.

Notre demeure est grande et belle. Assurément, ce n'est pas un monument de marbre. Il ne s'en fait pas en Perse. Mais elle est bien construite en briques crues avec des chaînes de briques cuites. Après

avoir passé sous une voûte dans laquelle est pratiquée une chambre servant de corps de garde aux soldats qu'entretient chaque légation, on suit un corridor qui aboutit à une grande cour formant un carré long d'une assez belle étendue. Au milieu est une pièce d'eau en forme de T, le haut de la lettre longeant la façade ; des deux côtés, une rangée de platanes et des massifs d'arbrisseaux et de fleurs. Le terrain est dallé de grandes briques carrées. Les bâtiments qui entourent la cour sont exhaussés de trois ou quatre pieds et composés d'un rez-de-chaussée seulement ; c'est une série de chambres destinées pour la plupart aux gens de service. Au fond se présente le talar, percé de trois fenêtres à l'euro péenne et placé entre deux pavillons qui font saillie de chaque côté et sont ornés de niches garnies de stalactites dans le goût oriental. Au-dessus s'élèvent deux bala-khanèh, et les rebords des toits sont peints de couleurs brillantes et dentelés à la chinoise. De vastes terrasses en terre battue font le tour de la cour et recouvrent tous les bâtiments. Près du corps de logis principal, l'enderoun, ou appartement intérieur, s'étend autour d'une cour séparée et longe un grand jardin, qui n'avait que le défaut de manquer d'arbres ; mais on en pouvait mettre, et c'est ce que nous fîmes bientôt. Enfin, pour terminer la description de notre demeure, elle occupe un vaste emplacement dans le quartier le plus salubre de la ville. Elle possède de l'eau en abondance et est tout au plus à cinq minutes de la porte de Schymyran, qui conduit aux montagnes. Nous étions donc très bien partagés.

La plus importante affaire était désormais d'obtenir l'audience du roi et de voir le premier ministre. Le souverain ne nous fit pas attendre. Le troisième jour de notre arrivée, ayant reçu ses ordres, nous nous rendîmes en gala au palais, précédés des coureurs et des ferrachs royaux. Nous fûmes d'abord introduits dans un salon où se trouvaient le ministre des affaires étrangères, Mirza-Sayd-Khan, le général en chef de l'armée persane, Azyr-Khan, le beau-frère du premier ministre, ancien ambassadeur à Pétersbourg, et deux ou trois autres personnes de marque. On nous offrit le kalia n et le thé. Après un instant de conversation, le grand maître des cérémonies, tenant un long bâton couvert d'émail et incrusté de pierreries, vint nous prendre. Il portait, comme le ministre des affaires étrangères, non pas le bonnet noir ordinaire, qui n'est pas d'étiquette pour les grands fonctionnaires lorsqu'ils paraissent devant le roi, mais un turban à forme haute et bombée, jadis en usage à la cour des Séfévys. Il avait aussi ces longs bas rouges sur lesquels les voyageurs se sont plu à débiter tant de sottises. Avant le traité de Turkmantchay, les envoyés étrangers

étaient tenus de revêtir ces bas pour paraître devant le roi. Les Européens en avaient conclu, je ne sais trop sur quel indice, que c'était une humiliation imposée aux infidèles par l'orgueil persan. En se rappelant qu'au XVII^e siècle, des bas roulés de même couleur et à peu près de même forme avaient été usités chez nous, on avait prétendu que c'était un souvenir de la toilette des premiers envoyés hollandais, que les Persans tenaient à voir se perpétuer dans la tenue officielle des missions. De cette idée, quand même elle eût été juste, à une intention blessante, on ne voit pas trop la liaison ; mais enfin cette liaison fut établie et le traité d'étiquette que j'ai cité stipula que les bas seraient mis de côté. Les plus grands seigneurs persans continuent à les porter, et la raison en est qu'au temps de Djenghyz, une des marques distinctives des khans mongols de premier rang était de paraître devant le Khaghan sans ôter leurs chaussures, et ces chaussures étaient des bottes rouges. C'est en imitation de ces bottes rouges que les premiers officiers de l'empire ont gardé des bas de même couleur dans leur costume de cérémonie. Ainsi, loin de vouloir offenser les envoyés européens, on avait prétendu, au contraire, les assimiler à ce qu'il y avait de plus considérable dans l'État.

Après avoir traversé plusieurs cours et couloirs, nous arrivâmes à la porte d'un vaste jardin rempli de platanes, de fleurs et de bassins d'eau vive. Les bâtiments du palais, dont ce jardin est entouré, ont deux ou trois étages et sont ornés au rez-de-chaussée d'une série de peintures de grandeur naturelle, représentant des soldats réguliers, en uniforme rose, au port d'armes et le sourire sur les lèvres. Ce genre d'ornementation, qui rappelle beaucoup, par le style et les qualités de la peinture, les boutiques de la foire, n'est pas à l'abri de toute critique. On nous fit mettre là des galoches par-dessus nos bottes ; c'est toujours le traité de Turkmantchay qui le veut, et au détour d'une allée, le grand maître des cérémonies s'arrêta ; il se tourna vers un talar dont les colonnes étaient très richement dorées et peintes, et s'inclina profondément en appuyant ses deux mains sur ses genoux et en les faisant glisser jusqu'aux pieds. Nous saluâmes à la manière européenne, et on nous fit quitter nos galoches, tandis que nos introducteurs quittaient leurs souliers pour marcher simplement sur leurs bas rouges.

Puis, élevant la voix au milieu de ce jardin que nous vîmes alors bordé d'une haie de soldats, tandis qu'au pied du talar se tenaient des pages, des officiers, des domestiques de tous rangs, dans le plus profond silence, le grand maître des cérémonies proclama que Son

Excellence le ministre de France demandait la faveur de s'approcher du roi. Bien entendu, cette requête fut beaucoup plus fleurie que je ne la donne ici, mais je ne me rappelle pas les termes exacts, et je me borne à en reproduire le sens.

Le roi, à ce qu'il paraît, car je ne voyais rien, fit un signe, et nous avançâmes ; à quinze pas plus loin, nouveau salut, et alors j'aperçus Sa Majesté. Elle était assise sur un trône fort élevé, qui me parut très brillant. Le monarque lui-même était richement habillé, mais j'eus à peine le temps de faire cette observation, car, sur un nouveau signe, nous, approchâmes davantage et nous montâmes les degrés d'un escalier bordé de serviteurs du palais, qui nous introduisirent d'abord sur un petit palier bas et orné de glaces, puis dans le talar même, en présence du roi.

Sa Majesté avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. La figure de Nasreddin-Schah est belle et noble. Il porte la barbe coupée très court, et de longues moustaches qui rappellent celles du roi de Sardaigne. Il a de beaux yeux intelligents. Il parle vite et brusquement pour dissimuler, dit-on, une timidité très réelle. Le ministre de France prit place sur un fauteuil en face du roi, à une douzaine de pas. Le reste de la mission se tint debout. Au milieu du salon étaient aussi debout trois ou quatre princes du sang, oncles du roi. L'un tenait le sabre orné de pierreries, l'autre le bouclier, l'autre la masse d'armes. Ces divers ornements du trône étincelaient de diamants, d'émeraudes et de rubis. Le roi lui-même, couvert de pierres précieuses, était vêtu d'un koulydjêh, espèce de tunique courte en soie de couleur claire bordée de perles. Il portait de larges bracelets de diamants ; la boucle de son ceinturon était de même, son sabre en avait encore, et encore l'agrafe de l'aigrette épanouie sur son bonnet.

Sa Majesté parla beaucoup de l'Empereur et de la France, et montra une grande connaissance de la géographie de notre pays. En sortant de son audience, nous saluâmes aux mêmes places où nous avions salué en arrivant, et nous nous rendîmes chez le premier ministre, qui nous attendait dans une autre cour du palais.

Mirza-Agha-Khan, sadr-è-azam ou premier ministre, est un homme qui serait remarquable partout pour ses talents et son esprit, mais qui l'est particulièrement en Perse pour sa connaissance profonde de son pays et du caractère de ses concitoyens. Il appartient à une tribu du Mazendéran, les Nourys, et sa naissance est distinguée. Son père occupait déjà de grandes charges. Son élévation personnelle

a eu lieu graduellement, et ne présente aucun de ces coups de fortune si fréquents dans les cours asiatiques. Il jouit au plus haut degré de la faveur de son maître, et la mérite. On ne saurait se faire une idée de l'activité prodigieuse de cet homme d'État. A peine s'il dort quelques heures vers le matin, mais tout le jour et presque toute la nuit sont consacrés par lui aux affaires. Il veut voir et connaître tout, l'intérieur, l'extérieur, les finances, le commerce, les procès. Les autres ministres sont en quelque sorte nominaux ; ils ne peuvent rien, et le sadr-è-azam se charge de leur besogne. Sans cesse entouré de secrétaires, il donne des ordres, les fait écrire devant lui, y appose son cachet, et envoie lui-même les courriers. Je l'ai vu très souvent debout, au milieu d'une cour, appointant les débats que les premiers venus apportaient à sa décision ; et, comme si tout cela ne suffisait pas encore, il est lui-même l'administrateur de sa fortune, devenue très considérable : il vend son riz, sa soie, son sel et ses blés, et s'occupe avec passion de louer ses maisons et d'en toucher les loyers. Enfin, il n'arrive pas un fait domestique à Téhéran ou ailleurs, il ne se raconte pas une anecdote dont il ne veuille être instruit, et comme il a une mémoire prodigieuse, l'esprit gai, et qu'il connaît toutes les familles de l'empire, et leurs tenants et aboutissants, c'est un des conteurs les plus agréables et les plus spirituels que l'on puisse entendre. Naturellement, il n'est pas sadr-è-azam sans avoir beaucoup d'ennemis ; on lui reproche donc infiniment de choses. Mais pas un seul des défauts qu'on lui impute avec plus ou moins de justice ne lui est particulier : tous lui sont communs avec ses rivaux. Ce qui lui appartient en propre, c'est une mansuétude peu ordinaire dans son pays, qui lui a fait substituer un régime d'une grande douceur à la sévérité outrée de l'Émyr Nyzam. Il ne tue et ne laisse tuer personne. Il n'y a plus de supplices atroces en Perse depuis qu'il administre, et les conversions violentes sont devenues très rares. Sa grande passion, passion qu'il pousse un peu trop loin, c'est un amour immodéré de ses proches. Il aime ses enfants avec une affection sans bornes, et à cela il n'y a rien à dire ; mais cette partialité s'étend jusqu'aux derniers membres de sa tribu, et le porte à leur donner avec une préférence trop absolue les emplois et les places lucratifs. Il se crée ainsi un grand nombre d'ennemis, et peut-être encore plus d'ingrats : il l'a du reste déjà éprouvé. J'ai vu beaucoup, Mirza-Agha-Khan ; je l'ai surtout pratiqué pendant quinze mois lorsque j'ai eu l'honneur d'être à la tête de la légation. Comme je n'ai jamais trouvé chez lui qu'un profond

attachement au service de son maître, une grande loyauté dans ses rapports diplomatiques, un sincère désir du bien et du juste, j'ai conçu et conserverai toujours pour lui une affection très particulière ¹.

A notre entrée dans son talar, nous eûmes quelque peine à arriver jusqu'à lui, tant la chambre était pleine de dignitaires en grand costume ; d'ailleurs, la place était rendue fort étroite par la table immense, qui, suivant l'usage, nous présentait ses pyramides de fleurs et de sucreries. Nous trouvâmes là réunies la plupart des personnes officielles avec lesquelles nous devons avoir des relations par la suite : Mirza-Sayd-Khan, ministre des affaires étrangères, originaire de Tébriz, un des hommes qui savent le mieux l'arabe et les classiques. Il est célèbre en Perse pour la beauté de son style, et c'est lui qui rédige les documents où l'on veut voir briller toutes les grâces de l'éloquence écrite ; Mirza-Abbas-Khan, sous-secrétaire. d'État, confident du premier ministre, qui, à dater du jour de notre arrivée, a entretenu avec nous les relations les plus suivies. C'est un homme de mérite, habitué aux affaires, d'une intelligence vive, et que je puis considérer comme un ami. Mirza-Abdollah-Khan, Noury, conseiller d'État, neveu du premier ministre, un des esprits les plus aimables que j'aie rencontrés ; enfin, tant d'autres.

Le lendemain, nous allâmes encore saluer le fils aîné du premier ministre, Mirza-Gassem-Khan, qui porte les titres officiels de Nyzam-el-mouk, administrateur de l'empire, et seconde personne de l'État, son père étant la première. Il a épousé la veuve de l'Émyr Nyzam, et est par conséquent beau-frère du roi. J'ai eu dans la suite des relations étroites avec le Nyzan-el-mouk, et c'est encore une des personnes pour qui je garde un vil souvenir d'affection.

Enfin, après ces audiences et ces visites, puis quelques autres encore, nous nous trouvâmes installés et comme naturalisés. La légation n'avait pas attendu ce moment pour s'occuper du but qu'elle avait à poursuivre. Mais comme je n'ai pas à en parler dans ce lieu, je laisserai à l'écart tout ce qui a trait aux affaires, ainsi que j'ai fait depuis le commencement, et supposant que tout ce côté de notre vie en Perse n'a pas existé, bien qu'il ait pris la plus grande part de nos préoccupations, je ne ferai mention que de ce qui se rapporte au pays proprement dit et à la vie individuelle.

¹ Depuis que ces pages sont écrites, la nouvelle est arrivée en Europe que Mirza-Agha-Khan avait été dépouillé de ses fonctions. Je n'ai aucune raison pour changer l'opinion que j'ai émise sur cet homme d'État.

Nous étions arrivés par la grande chaleur, et, depuis Kaschan surtout, nous avons éprouvé que les étés de Perse sont torrides. Une partie de la légation était malade ; le ministre lui-même, fort souffrant, luttait avec peine contre un dépérissement qui ne l'a pour ainsi dire pas quitté pendant son séjour en Asie. La température devenait étouffante ; les autres légations, le roi, sa cour, ses ministres, tout le monde, enfin, avait quitté la ville, et campait au pied des montagnes de l'Elbourz, à deux et trois lieues au nord de Téhéran, sur ce territoire étendu qu'on appelle Schymyrân, et qui contient un assez grand nombre de villages et de jardins. C'est là que les Téhéranys vont passer les mois de la saison brûlante. Autrefois, c'est-à-dire il y a trente ans, il était pour ainsi dire impossible de rester, même au printemps, dans la capitale. La fièvre ne manquait pas de saisir les résidents obstinés et en faisait prompte justice. L'air était empesté, l'eau mauvaise, et, quand on sortait des autres villes de Perse pour venir dans ces lieux décriés, on croyait aller à la mort. Tout s'est beaucoup amélioré. La ville, naguère sale et en décombres, s'est nettoyée et relevée ; on y construit beaucoup, et de belles et grandes maisons ; les bazars y deviennent magnifiques et nombreux. Il y a un an à peine que s'est élevé le caravansérail d'Hadjeb-Eddouleh, que l'on peut appeler un des beaux monuments de la Perse, et qui pourrait être cité avec honneur à côté des plus élégantes constructions d'Ispahan. Enfin, le roi a fait bâtir autour du Marché-Vert, *Meydân-è-Sebz*, au centre de la ville, d'élégantes galeries ; cette place même, bien pavée, ornée d'un grand bassin carré, est rendue plus remarquable par la porte de la forteresse flanquée de deux tourelles couvertes du haut en bas de mosaïques en émail. Il ne se passe pas une année qui ne voie s'élever de toutes parts, au dedans et au dehors de la ville, de beaux édifices. Les ruines existeront toujours, puisqu'une ville persane sans ruines n'est pas possible, mais le terrain se déblaye, et la quantité d'eaux courantes et saines que le roi a fait venir de la montagne a singulièrement amélioré les chemins. Les descriptions de Téhéran, publiées jusqu'à 1845, ne sont plus vraies.

Mais, comme pour lutter contre toutes les améliorations très grandes et très réelles qui se sont introduites sous le nouveau règne, le choléra, depuis huit ou neuf ans, fait de terribles ravages dans la Perse septentrionale, et principalement pendant l'été. Ce nous fut une raison de plus pour gagner la campagne.

Nous allâmes nous établir à Roustamabad, assez joli village à deux lieues au nord, très voisin du palais de Niavérân, où le roi était fixé.

Mais nous ne fûmes pas assez heureux pour continuer notre mission sous les favorables auspices qui y avaient présidé jusque-là. Les maladies avaient commencé à se montrer parmi nous ; elles se développèrent pendant la période d'acclimatation. Nous perdîmes beaucoup de monde ; et pour achever tout de suite ce que j'ai à dire sur ce triste sujet, à différentes époques, dans le cours de cette année, nous vîmes mourir le second secrétaire de la légation, trois domestiques européens, notre femme de chambre française, et un grand nombre de nos serviteurs persans. Nous avons donc trop largement payé notre tribut à la terre d'Asie. Sur ces cinq compatriotes morts, trois succombèrent en quelques heures au choléra, et deux à des fièvres pernicieuses. Mais je me hâte de quitter ces lugubres souvenirs ; je dirai seulement à cette occasion qu'on aurait tort d'en conclure que la Perse est un pays malsain en lui-même. Le choléra est malheureusement un fléau qui se montre sous toutes les latitudes. Cependant, en Perse, il ne pénètre pas dans les montagnes, et comme les montagnes ne sont jamais bien loin, on peut le fuir en s'y réfugiant. La fièvre, il est vrai, est la souveraine de l'Asie ; elle existe en Perse, et existe partout. Les indigènes la prennent aussi bien que les étrangers, et on ne peut trop deviner la cause de l'intensité de ce fléau. Il est seulement à observer que, comme le choléra, il se guérit généralement sur les hauts lieux. Mais si on en a été touché une fois, on garde une grande disposition à retomber sous son empire. Les variétés de ce mal sont très nombreuses, et depuis la fièvre du Ghylan, qui emporte le malade au troisième accès, jusqu'aux fièvres intermittentes qui durent pendant des années, il existe des nuances infinies, mais toutes détestables. Ceci mis à part, les affections d'autre nature sont rares, et la population présente des cas très nombreux de longévité. J'ai vu souvent, dans les villages, des paysans qui n'avaient guère moins de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. Les centenaires ne passent pas non plus pour introuvables. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit au sud de la Perse ; tous les gens que j'ai observés dans les villes et dans les champs m'ont paru forts, bien portants et alertes.

Maintenant que je suis établi au cœur de la contrée, ce que j'ai de mieux à faire, ce n'est pas de raconter mes impressions au jour le jour, mais d'en donner tout d'un coup le résultat.

Fin du Tome I